

ACTES SÉMIOTIQUES

BULLETIN

du Groupe de Recherches Sémio-linguistiques
E. H. E. S. S. - C. N. R. S.
Institut National de la Langue Française

Sémiotique
et
prospectivité

VII - 32 - Décembre 1984

SEMIOTIQUE ET PROSPECTIVITE

La direction de ce numéro a été confiée
à Manar Hammad et à Ivan Avila Beloso

Introduction	3
Sémiotique et prospective par Manar HAMMAD	5
Prédiction scientifique et prédiction sémiotique par Jean PETITOT	10
Promettre (Note de travail) par Per Aage BRANDT	15
L'anti-système de la prévision boursière par Pierre DEIPUECH	23
Le système divinatoire astrologique : la temporalité en question, par Catherine PELLEGRINI	28
Le discours divinatoire par Ivan A VILA BELLOSO	33
Forme et usage des modalités prédictives par Claude ZILBERBERG	39
Remarques sur le temps narratif par Marco JACQUEMET	50
*	
NOTES DE LECTURE	53
*	
INFORMATIONS	63

INTRODUCTION

Ce numéro du Bulletin devait s'intituler "Rationalités prospectives" : le projet était d'y réunir quelques descriptions de procédures prospectives mises en œuvre dans différents domaines. L'image sociale de l'activité prospective est double : rationnelle ou irrationnelle. Quoique partiellement fondée, cette division oblitère le fait que les mêmes opérations cognitives sont souvent à l'œuvre des deux côtés. Le découpage pourrait ne refléter en réalité qu'une validation sociale floue, positive ou négative selon les cas. Le titre initial aurait mis ces démarches sur un pied d'égalité, les offrant à l'attention du sémioticien. En fait, c'est cette finalité ultime qui fit dévier le projet : ceux qui utilisent les techniques prospectives n'ont pas été enclins à les soumettre à notre examen. De ces descriptions "internes" de la pratique prospective, il n'y a ici que deux échantillons : la contribution de P. Delpuech, analyste financier, et celle de J. Petitot. Les autres articles croisent des regards de sémioticiens sur la prospective.

En ceci, il y a déjà une nouveauté : notre invitation suscite une interrogation qui, sans remettre en cause le point de vue rétrospectif de l'analyse sémiotique, s'autorise à examiner le point de vue contraire, contre lequel cette dernière s'est méthodologiquement affirmée. Les incursions sémiotiques ainsi commises récupèrent dans leur démarche rétrospective les discours prospectifs et en font des objets d'analyse.

Considérant les diverses stratégies prospectives évoquées dans ce Bulletin, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'elles n'adoptent pas le même point de vue pour définir leur objet : lorsque le caractère aléatoire du phénomène rend la prédiction impossible du point de vue adopté, on voit certains "prédicteurs" changer de point de vue, ce qui entraîne un changement du niveau de définition de l'objet dont le devenir est examiné (Delpuech, Hammad, Petitot), et rend ainsi possible une certaine prédiction. A la bourse comme au tiercé, cela s'accompagne de l'abandon de la deixis positive (probable, certain) au profit de la deixis négative (improbable, exclu) qu'il s'agira de nier à son tour (i.e. diminuer les risques et les pertes en bourse, éliminer les chevaux qui n'ont aucune chance de gagner au tiercé). A l'opposé, il semble que la démarche divinatoire (Avila, Pellegrini) ne fasse appel qu'à la deixis positive, ce qui s'accompagne d'une prédiction inscrite dans des structures locales ignorant toute globalisation. Ce

couplage résulte probablement de la certitude présupposée de cette démarche : elle sait répondre aux questions prospectives. Ce qui nous donne deux séries de termes en opposition :

déterminisme (la prédiction est possible)	<u>vs</u>	non déterminisme (la prédiction est impossible)
inscription dans des structures locales	<u>vs</u>	recours à des structures globales
usage deixis positive	<u>vs</u>	usage deixis négative

séries qui pourraient servir d'hypothèse de départ à une typologie des discours prospectifs. Les bases posées par Zilberberg seront précieuses dans une telle entreprise.

Inscrite dans la manière positive, la vision aspectuelle (Avila, Jacquemet, Pellegrini, Petitot) investit une ponctualité donnée pour l'étendre vers le terminatif et l'inchoatif. D'après Petitot, cette technique prospective relève du déterminisme mathématique, alors que le déterminisme physique exige des règles de stabilité qui ne sont pas satisfaites dans les cas les plus courants. Il ne suffirait donc pas d'une seule variété de déterminisme pour construire une typologie.

Enfin, l'étude que P. A. Brandt nous propose de la promesse adopte un point de vue à part, nécessitant un cadre théorique particulier, présenté brièvement par la force des choses. Développant l'idée que le contrat fiduciaire n'est pas possible sans une certaine prospective, il explore les diverses formes de la promesse (communication, échange, menace) inscrite dans une problématique énonciative du croire. La distinction entre une prospective énonciative et une prospective énonciative nous paraît riche de promesses...

Si tant est que la sémiotique vise à comprendre les choses, elle n'a rien à offrir à ceux qui sont préoccupés de faire uniquement. Cependant, dans la mesure où elle sait rendre compte de la façon dont les choses se passent, elle peut apporter quelque chose à une science de l'action concertée. Ainsi, l'examen sémiotique des procédures prospectives pourrait se révéler utile aux planificateurs, futurologues, et autres hommes d'action dont la préoccupation principale est de dessiner des lignes tactiques dans des environnements à évolution turbulente.

SEMIOTIQUE ET PROSPECTIVE

1. Rétrospectivité et prospectivité

Dans la mesure où la sémiotique est une quête du sens et de son articulation, elle est contrainte de prendre ses objets "par la fin" et de "remonter vers le début". Cette constatation est banale. Pour certains, elle relève de l'évidence. Or le caractère "évident" de toute affirmation est éminemment suspect : en règle générale, il est le signe d'un manque d'argumentation ou de démonstration. Il conviendrait donc de nous interroger sur le sens de cette phrase. La sémiotique y apparaît comme sujet soumis à un devoir faire rétrospectif. Sous la manifestation lexicale objectivante (la sémiotique), il n'est pas difficile de reconnaître la figure du "chercheur" héros de la quête, sujet virtualisé selon le vouloir dans le programme de base (acquérir le sens et son articulation) et selon le devoir dans le programme d'usage (commencer par la fin de l'objet étudié).

Force est de constater que, dans l'énoncé de notre première phrase, fabriquée pour les besoins de cet article comme représentant une attitude largement partagée dans le milieu sémiotique, le devoir-faire inscrit dans le programme d'usage masque (au titre de condition nécessaire) le vouloir de la démarche heuristique du programme de base. Or qui dit démarche heuristique implique une progression dans l'acquisition du savoir (ici, savoir sur le sens). Cette démarche connaît-elle des formes récurrentes qui en définissent la régularité ? En d'autres termes, les phases de la quête sémiotique du sens sont-elles prédictibles ? En tant que sémioticiens, cette question devrait nous préoccuper au premier chef, ne serait-ce qu'au titre de la rentabilité méthodologique de nos efforts.

Lecteur sémioticien, cette dernière phrase vous a-t-elle intégré au sein d'un actant collectif identifiable comme un sujet virtuel préoccupé par la prospective de sa propre démarche

2. Enonciatif et énoncif

L'analyse sémiotique d'un objet donné, une fois terminée, peut être posée comme un méta-énoncé relatif à l'énoncé-objet. La phase de construction du méta-énoncé met en scène, en plus des deux énoncés cités, le chercheur-sujet de la quête et sujet d'énonciation du méta-énoncé. Par conséquent, la préoccupation prospective évoquée ci-dessus peut être dite énonciative. Cette qualifica-

tion n'aurait un intérêt que si nous l'opposons à une prospective énoncive. Effectivement, nous pouvons retrouver, inscrite à l'intérieur des énoncés-objets, une prospective narrativisée : il s'agit des contrats fiduciaires en général, tant au niveau de leur établissement qu'à celui de leur sanction attendue et de la réalisation des programmes instaurés par le contrat.

Or les analyses sémiotiques de l'établissement et de la validation du contrat sont déjà nombreuses (manipulation, sanction, ..). Nous disposons donc d'un savoir abondant sur la prospective énoncive, bien que ce savoir ne soit pas identifié comme tel. Il conviendrait de le repérer et de le développer.

D'autre part, le schéma narratif étant doté d'une grande généralité, il pourrait être appliqué à l'analyse de la démarche heuristique de la sémiotique. Ce faisant, les résultats obtenus dans l'étude de la prospective énoncive seraient exploités dans celle de la prospective énonciative. Cette recommandation même repose sur une certaine prospective, heuristique et énonciative, fondée sur la vérification répétée du schéma narratif.

2.1. Prospective énoncive

Le contrat fiduciaire repose, chez les deux parties contractantes, sur une pensée prospective : le Destinateur fait confiance au sujet dans la mesure où il peut prédire le cours de l'action du dit sujet, action qu'il lui trace dans ses grandes lignes. De façon symétrique, le sujet fait confiance au Destinateur, qui lui présente les "valeurs", dans la mesure où il peut prédire l'action de ce Destinateur : non-traîtrise future, non-piège, validation ultérieure ...

Le lien entre contrat fiduciaire et prospective apparaît plus clairement par contraposition : si le comportement futur du sujet est imprévisible, le Destinateur ne peut lui faire confiance. Et réciproquement. Il en est de même si le comportement futur est négativement prévisible. Ainsi, dans le film "The Servant", nous entendons le serviteur refuser un contrat proposé par le maître (avant de renverser la situation) : "I am a gentleman's gentleman, and you are no gentleman".

D'autre part, le fait que cette prospective soit localisée (elle n'est définie que pour certains programmes et certaines actions) nous amène à dire que le contrat fiduciaire est local. Ceci rend possible l'établissement de contrats dans certains domaines, alors qu'ils seraient inacceptables entre les mêmes partenaires s'il s'agissait d'autres domaines.

2.2. Prospective énonciative

La préoccupation heuristique évoquée ci-dessus se rapporte au programme du chercheur : reconstruction du sens et de son articulation. Il s'agit en fait d'un faire particulier, exercé de façon pragmatique sur la dimension cognitive. La prospective apparaît ici comme un lien fort entre ces deux dimensions, séparées par l'analyse et mal délimitées, du pragmatique et du cognitif. L'étude de la prospective pourrait amener à mieux cerner l'articulation réciproque (et non unilatérale comme on le pose parfois) entre ces deux dimensions.

L'utilisation au niveau énonciatif du modèle des structures énoncives repose sur l'hypothèse même qui permet de reconnaître ces structures comme canoniques : c'est une hypothèse prospective qui, partant de la reconnaissance d'un certain nombre de récurrences, procède par généralisation et propose un modèle "régulier". Par conséquent, ce modèle, comme tout modèle régulier, possède des qualités prospectives qui y sont inscrites par construction : la reconnaissance d'une partie du modèle permet au chercheur de présupposer l'existence des autres parties. Cette catalyse généralisée s'exerce à tous les niveaux du modèle (parcours narratif, parcours génératif, niveaux d'abstraction, etc.), la précision de ses résultats catalysés dépendant de la précision et du nombre des éléments catalysants. A défaut de termes précis, elle ne permet parfois d'inférer que l'existence de catégories dont tous les termes sont possibles. Ce type d'opération prospective donne un résultat à un niveau d'abstraction différent de celui du (des) terme(s) de départ, ce qui est assez souvent le cas. Une telle inférence est en général moins exploitable, dans des programmes pragmatiques, qu'un résultat situé au même niveau que les termes de départ. Cependant, c'est loin d'être dépourvu d'intérêt (cf. ici-même, les articles de P. Delpuech et J. Petitot).

3. Deux sujets prospecteurs

Toutes les remarques précédentes supposent qu'il n'y a qu'un sujet de quête. La question devient plus intéressante dès que nous posons deux sujets, dotés soit de programmes parallèles soit de programmes opposés.

Considérons le cas de deux opérateurs en bourse conjecturant l'évolution future du cours d'une action. Si A estime qu'elle va baisser et B estime qu'elle va monter, A proposera son action à B qui achètera. Les faits donneront raison à l'un ou à l'autre. Dans leur évaluation, ils auront peut-être utilisé des méthodes d'estimation différentes, ou même peut-être des outils prospectifs identiques

appliqués de façon différente. Succès et insuccès sont donc attribuables soit aux méthodes prospectives, soit à leur application par les sujets. Ceci n'empêche pas qu'au moment de la transaction, A et B ont la quasi-certitude chacun que l'autre se trompe, et qu'il a intérêt à profiter de l'erreur de l'autre. Ils sont dans une situation où chacun est prévenu :

"Mettez-vous en garde
Et veillez sur vous,
Tant pis pour qui tarde
A parer les coups."

Escamillo, in Carmen (1).

Toute épreuve entre un sujet et un anti-sujet est de cette forme. La prospective est donc impliquée non seulement dans le contrat fiduciaire, mais aussi dans la performance.

Le cas de deux sujets poursuivant indépendamment des buts parallèles relève de la sanction. Le critère de l'objectivité en sciences exactes est celui de la reproductibilité des expériences et des résultats : tout opérateur qui met en place les mêmes conditions doit pouvoir obtenir les mêmes résultats. Dans le cas contraire, il y a quelqu'un qui se trompe, ou quelqu'un qui trompe. La validation est positive ou négative selon les cas, confirmant les héros scientifiques ou infirmant les escroqueries.

Quelle est la situation en sémiotique ? l'analyse indépendante du même objet donnerait-elle des résultats concordants ? l'expérience reste à faire. Une certaine prévision partielle est cependant possible : d'une part les résultats seront différenciés car nous ne disposons pas aujourd'hui d'une méthodologie standard qui permette la reproduction des analyses ; d'autre part, malgré les différences, un certain nombre de résultats seront communs. Lesquels ?

4. Le tiercé

Tout joueur au tiercé sait qu'il n'est pas seul à prévoir l'ordre d'arrivée des trois chevaux gagnants. Il sait même que le "rapport" du tiercé dépend directement du nombre des parieurs qui ont su prédire l'ordre correct : plus ils sont nombreux à avoir raison, moins ils gagnent, et inversement. C'est pourquoi certains joueurs

(1) G. Bizet, livret de H. Meilhac et L. Halévy, Carmen, Paris, G. Billaudot, 1981, p. 73.

inscrivent dans leur tiercé un "outsider", c'est-à-dire un cheval qui a peu de chances de gagner : s'il gagne, il y a si peu de paris qui l'ont inscrit qu'il rapporte énormément. Dans cette façon de jouer au tiercé, la prédiction porte autant sur l'ordre d'arrivée des chevaux que sur la façon de parier d'autrui. En termes actantiels, l'activité prospective de S porte sur O (chevaux) et sur S (autres parieurs, de qui proviennent les gains et vers qui vont les pertes).

La grande difficulté de prédire à la fois l'ordre d'arrivée des chevaux et l'orientation des paris amena certains à conclure à l'impossibilité de le faire. Ils en tirèrent cependant une méthode quasi-certaine de gagner : il suffit de renverser la façon de présenter le problème et de prédire non pas quels seront les chevaux de tête, mais de déterminer quels seront les chevaux de queue de peloton. Une fois ces chevaux éliminés des considérations, il reste un nombre réduit de candidats au succès. Il suffit alors de jouer toutes les combinaisons possibles des candidats retenus, sans se préoccuper de leurs chances individuelles. La combinaison gagnante sera (quasi-) certainement dans le paquet.

Cette méthode repose essentiellement sur un changement de niveau du calcul prospectif. Au niveau global de tous les chevaux un parieur n'a pas intérêt à jouer toutes les combinaisons possibles, puisque les organisateurs des courses prélèvent un certain pourcentage avant de redistribuer la masse des sommes engagées dans les paris. Le fait d'éliminer certains chevaux abaisse considérablement le nombre des combinaisons possibles et rétablit, au profit du parieur, les rapports gains/paris perdants. Ainsi, sans savoir quels seront les chevaux gagnants, on peut gagner quasi-certainement. Il suffit pour cela d'effectuer deux opérations : 1- changer le niveau du calcul, et 2 - le construire non pas sur la déixis positive du probable et du certain, mais sur la déixis négative de l'improbable et de l'exclu.

Manar Hammad

PREDICTION SCIENTIFIQUE
ET PREDICTION SEMIOTIQUE

Manar Hammad : Aujourd'hui, la sémiotique s'occupe peu de prédiction. Or, une discipline n'est dite scientifique que dans la mesure où elle met en place des lois qui ont une valeur prédictive. La "vocation scientifique" du discours sémiotique nous invite à nous interroger sur la prédiction en général, et sur la prédiction scientifique en particulier. Comment peut-on caractériser cette dernière ?

Jean Petitot : Scientifiquement parlant, la question de la prédictibilité est celle du déterminisme. Les phénomènes d'évolution temporelle sont représentés mathématiquement par des équations différentielles : soit des équations différentielles ordinaires qui représentent l'évolution de systèmes dont l'état instantané est descriptible par un nombre fini de paramètres, soit des équations différentielles aux dérivées partielles, représentant des systèmes dont l'état instantané est une "forme", une fonction (ex. : les surfaces vibrantes). Les principes fondamentaux de la physique, comme les principes de conservation, ainsi que les grandes lois, s'expriment par des équations différentielles. Et le principe de déterminisme énonce : les conditions initiales (c'est-à-dire l'état dynamique instantané du système à un moment donné), ou bien les conditions aux limites, déterminent univoquement toute l'évolution du système. D'où la boutade de Laplace à Napoléon : si je connais l'état instantané de l'univers à un certain moment, je connais toute son histoire passée et toute son histoire future. Mais il s'agit ici du déterminisme mathématique, qui est un déterminisme idéal, distinct du déterminisme physique. Pour que ce déterminisme mathématique idéal soit également physique, concret, réel, il faut une condition supplémentaire, une condition de stabilité.

Pour définir celle-ci, on peut considérer le cas des équations différentielles ordinaires, c'est-à-dire relatives à des systèmes dont l'état instantané dépend de n paramètres, donc d'un point dans un espace X de dimension n . Un tel point est une condition initiale C . Le principe de déterminisme me dit que si je me donne C , je connais la trajectoire qui en est issue, c'est-à-dire l'histoire complète du système. Mais, physiquement parlant, C n'est connue qu'à une certaine précision.

Ce n'est donc pas un point de l'espace X mais un petit domaine U , d'autant plus petit que la précision est plus grande. Pour que le déterminisme mathématique soit un déterminisme physique, il faut que le petit tube de trajectoires issu de U reste un tube très près de la trajectoire issue de C . Si les trajectoires divergent dans tous les sens, il n'y aura plus aucun déterminisme physique. La condition de stabilité est donc la suivante : à des conditions initiales infiniment voisines correspondent des trajectoires qui restent infiniment voisines. Ou encore : si on épaissit un peu une condition initiale, la conséquence est tout simplement un petit épaississement de la trajectoire.

Un système est donc physiquement déterministe, c'est-à-dire prédictible, si (a) il est mathématiquement déterministe, et (b) ses trajectoires sont stables.

M. H. : Ton analyse suppose que nous connaissons les lois et leur expression par des équations différentielles. Or n'y a-t-il pas un problème dans la construction des lois, c'est-à-dire dans la détermination de la forme des équations différentielles ?

J. P. : La recherche des équations différentielles est un gros problème, mais il est différent de la question du déterminisme, sur laquelle j'aimerais poursuivre. Faisons une constatation : l'immense majorité des systèmes différentiels non linéaires sont mathématiquement déterministes sans être pour autant physiquement déterministes. La non-stabilité des trajectoires est en quelque sorte la règle. Ce fait crucial a été découvert autour des années 60. On s'est mis depuis lors, grâce aux puissants outils de calcul numérique et de simulation sur ordinateur, à étudier de plus en plus de systèmes qui sont mathématiquement déterministes et physiquement chaotiques (ce qu'on appelle le chaos déterministe des systèmes "sensitifs aux conditions initiales"). On a étudié en particulier les systèmes turbulents, comme l'atmosphère. Cependant, dans des systèmes complexes, des évolutions divergentes peuvent à un niveau grossier et global avoir néanmoins beaucoup de traits en commun.

M. H. : Si je comprends bien, les équations différentielles étaient relatives aux phénomènes localisés ; il s'agit de la trajectoire d'un point à la fois. Or, s'il y a des régularités globales qui ne dépendent pas de ces équations, comment peut-on les caractériser ?

J. P. : C'est un problème scientifique considérable : comment décrire des systèmes complexes, mi-déterministes mi-chaotiques, à une autre échelle ? La prédictibilité pour les sciences événementielles des systèmes complexes, comme la météo ou l'histoire, relève beaucoup plus d'un problème de récurrence d'invariants structuraux et qualitatifs que d'un vrai problème de déterminisme. En météo, on fait des prédictions soit en simulant à partir des données disponibles (qui sont d'ailleurs pauvres, locales et grossières), et il est alors très difficile de faire de la prédiction déterministe ; soit en faisant de la météo comparée, et on suppose alors qu'à niveau très grossier il y a un certain type de déterminisme. Cela est légitime, car depuis que l'on dispose d'outils raffinés pour étudier les systèmes chaotiques (physiquement indéterministes), on a vu apparaître des régularités : ces systèmes ne sont pas chaotiques n'importe comment. Il y a là un nouveau type de déterminisme : un déterminisme structural qui est différent du déterminisme temporel.

M. H. : La prédictibilité sémiotique serait-elle comparable à ce déterminisme structural ?

J. P. : Il y a deux questions de prédictibilité en sémiotique : (a) il y a celle d'une sémiotique de la prédictibilité : étude de la promesse, du contrat fiduciaire, de l'anticipation et de l'expectative (versant subjectif : croyance à la prospective), je n'en parlerai pas ici ; (b) et puis, il y a celle de la force prédictive de la théorie sémiotique. Par exemple : quel peut être le type de prédictibilité du schéma narratif (en relation avec la formule universelle du mythe chez Lévi-Strauss) ? Si nous voulons faire un parallèle avec la physique, il faut revenir sur le rapport existant entre une équation différentielle et ses solutions. Les équations différentielles expriment des principes et des lois, donc des contraintes. Les solutions expriment quant à elles la diversité qui est possible à l'intérieur des contraintes. Il faut bien voir qu'un système d'équations différentielles peut contenir une extraordinaire complexité, laquelle est en général imprévisible. C'est pourquoi en physique on parle d'"équations intelligentes". C'est uniquement sur la base de cette dualité équation/solution qu'on peut parler de prédictibilité (1).

(1) Voir A. Chenciner, art. "Systèmes dynamiques", in Encyclopedia Universalis (nouvelle édition).

Lorsqu'on exprime (d'une façon ou d'une autre) des contraintes imposées à une diversité empirique, la possibilité d'en dériver un pouvoir de prédictibilité est conditionnée par la possibilité de reconstruire une diversité à partir des contraintes (c'est-à-dire l'équivalent des solutions d'une équation différentielle). Car il y a deux sortes de diversité : (a) la diversité empirique donnée ; (b) la diversité qui est construite mathématiquement à partir de principes théoriques et que l'on peut comparer à la diversité empirique. Ce point épistémologique est pour moi crucial. Il fait intervenir les mathématiques et leur générativité interne de façon essentielle : ce que j'appelle la schématisation des concepts.

Prenons la formule universelle du mythe chez Lévi-Strauss. Elle concerne deux oppositions, deux catégories sémantiques indépendantes qui interfèrent et se trouvent couplées. Comment peut-on savoir quel type de diversité satisfait à cette contrainte ? Les étapes de la réponse sont les suivantes : (a) donner un contenu mathématique précis au concept de catégorie sémantique. J'ai proposé une schématisation en termes de théorie des catastrophes (1) ; (b) dans le schématisme catastrophique, un axe sémantique correspond à une catastrophe de type cusp. Une fois seulement que l'on dispose de cette traduction, on peut alors dire que deux oppositions qui interagissent correspondent à deux cusps qui sont couplés ; (c) or deux cusps qui interagissent, on sait ce que c'est : c'est la catastrophe appelée double cusp. Et cette simple traduction produit un "miracle" ; (d) car le double cusp a une géométrie d'une grande complexité, encore mal connue malgré l'usage des ordinateurs. Le couplage de deux oppositions contient implicitement une extraordinaire diversité, construite, très difficile à maîtriser (comme dans le cas des équations différentielles) ; (e) c'est cette complexité du double cusp, avec ce qu'elle implique et ce qu'elle interdit, qu'il faut comparer à la diversité empirique. Tant que cette mise en rapport avec un objet mathématique (le double cusp) n'est pas faite, une formule telle que celle de Lévi-Strauss ne possède pas de véritable capacité de prédiction. Elle n'exprime qu'une loi d'organisation.

(1) "Sémiotique et théorie des catastrophes", Actes Sémiotiques - Documents, V, 47-48, 1983.

M. H. : Y a-t-il un lien entre tout ce que nous venons d'évoquer et la démarche présentant la prédictibilité comme une suite de choix établis entre des alternatives dont la fréquence (ou la probabilité) est mesurable ?

J. P. : Je ne crois pas. Cette démarche relève d'une attitude empiriste : tirer le maximum, pour le futur, d'une connaissance du passé. Ce diagnostic généralisé est une technique, puissante certes, mais ayant un contenu gnoséologique pratiquement nul.

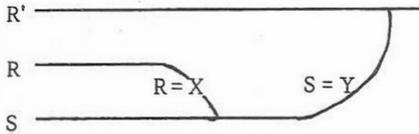
Jean Petitot
Propos recueillis par
Manar Hammad

PROMETTRE

Note de travail

La sémiotique nous apprend à lire un phénomène comme une formation de sens stratifiée. Une logique du faire inscrit le phénomène dans un réseau actantiel et en fait essentiellement un événement modal. Derrière ce réseau, ou en "profondeur", il existe une logique de l'être qui fait que ce narré ou ce narrable est susceptible d'une seconde lecture, de l'ordre d'une argumentation, concernant des principes (lois, règles, fatalités, hasards) "régissant" ou "motivant" le monde. Et même, derrière ou sous ce second réseau, il nous faut bien reconnaître une troisième logique, une logique du dire, qui fait que le monde déjà narrable et pensable grâce aux mécanismes du faire et de l'être prend la forme d'un dit, d'un donné-à-voir par un dire ; c'est l'énonciation, en tant que composante constitutive responsable de la fondation des sujets et des objets dans une structure de confiance (terme proposé par M. Greimas) qui ancre la vérité dans des actes langagiers originaux – dont, par excellence, l'acte de promettre, ou la promesse – sans lesquels ni les injonctions narrables, ni les arguments pensables, malgré leur autonomie structurelle, ne pourraient exister. En dernier lieu, et à la base de tous ces réseaux – base qu'il est permis d'oublier dans les analyses, même théoriques, des richesses sémantiques, spécifiques et culturelles, qui nourrissent les recherches quotidiennes – la logique du dire nous oblige à présupposer une petite musique phrastique, proto-actantielle, une logique phrastique créatrice d'espaces et de chemins dans ces espaces, ainsi que d'enchaînements qui nous permettent d'englober un espace dans un autre (méta-espace), de transcrire un espace en un point dans un autre espace, et ainsi, de distinguer des isotopies.

En sémiotique, il est donc impossible de tout dire d'un phénomène en le ramenant à un modèle relevant d'une seule strate ou composante. Le sens est une formation disons feuilletée, et il faut accepter le caractère "éclaté" de l'analyse qui s'ensuit, dans la mesure où toute structure renvoie à une autre, à travers les "feuilles". Feuilletons donc.



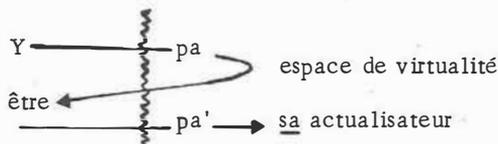
On aura dans ces formes de don absolu et réciproques une sorte de preuve de l'existence de dieu (R') par l'amour.

2. Promesse et dire

Au registre de la logique du dire, la promesse peut avoir lieu du fait d'un "je promets", mais aussi par un simple "je veux" suivi d'un infinitif (et non d'une complétive, qui exprimerait un changement de sujet, ce qui serait incompatible avec le principe proto-actantiel du départ de Y en S). Vouloir, de ce point de vue, n'est pas une modalité, mais un acte langagier. Ce vouloir homosubjectal renvoie alors à la demande supposée de l'autre (M_0 , en M_{-1}) et ici essentiellement au croire impliqué dans la demande : l'autre croit que je peux tenir une promesse, et moi, je crois qu'il le croit (par M_{-1} , en M_{-2}). Il y a réciprocity des croire, ce qui paraît pouvoir définir la fiducie.

Vouloir, en ce sens, homosubjectal, renvoie au croire circulaire présupposé. Et qui plus est, l'énoncé R : "je te crois" n'est possible que si un énoncé du type S : "je le veux" a déjà eu lieu ; ce vouloir est donc le signifiant nécessaire du croire. La réalisation du croire, c'est-à-dire le croire-vraiment, exige le vouloir du prometteur.

D'autre part, ce qui complique considérablement les choses, le R : "je te crois" constitue une contre-promesse de sanction, portant sur l'événement promis Y. Cet événement-objet est en effet un objet de véridiction. En tant qu'objet de véridiction, l'objet suit nécessairement un parcours modal ; avant de se réaliser, il est virtualisé par un devoir-être sous forme de paraître ; et ce n'est que par l'actualisation grâce à un supplément de paraître (ce que nous appelons un signifiant) qui, s'il est cru, l'authentifie, qu'il passe du côté de l'être (ne-plus-devoir-être) (1) :

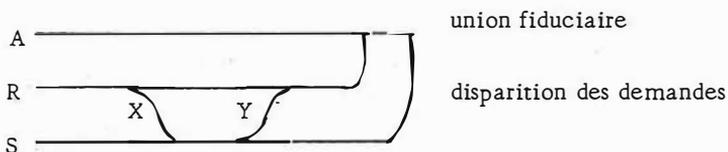


(1) Nous nous permettons de renvoyer ici à un article à paraître : "La logique du faire" (1984).

Le supplément (pa') est à son tour un événement appelant une authentification, et ainsi de suite, à l'infini ; rien d'autre ne peut arrêter cette dérive que le croire, puisque tout savoir ne fait qu'ouvrir des horizons d'attente d'autres suppléments à l'infini. La sanction appelle donc en fait une espèce de miracle "de la foi", une affirmation de l'être de l'actualisateur, affirmation qui dans le contenu-échange de la contre-promesse figure comme nouvel Y en réponse à ce qui est proposé comme Y dans la promesse de base. Cette affirmation sanctionnelle peut bien sûr coûter la vie à son sujet ; le Y proposé peut être un simulacre mortifère. Le R de la promesse de base s'expose toujours en principe à la mort (the proof of the apple is in the eating, o Blanche-Neige). D'où la nécessité, dans la logique du dire, de l'instance du Tiers, ou d'un Autre, qui crée cette vérité de l'objet que le sujet sanctionnant ne peut qu'assumer au risque de sa vie : la vérité sur l'être de l'objet survit à cette mort, et plane sur lui, même si R ne meurt pas, comme l'effet d'un saut dans le vide, une transsubstantiation, assumée par R et ensuite, en retour, par S, donc partagée comme un principe d'union fiduciaire (cf. supra, l'union mystique) ; un saut-dans-l'être sans lequel aucune promesse ne pourrait jamais "s'accomplir". L'accomplissement de la promesse par ce "miracle fiduciaire" constitue, au moment du dire de la promesse – à l'instant même de l'énonciation, par S, de "je promets" ou "je veux..." – un point projeté dans le temps qui en fait un avenir susceptible de prospectives.

3. Promesse et être

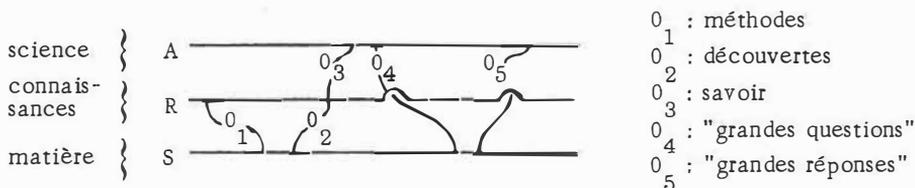
Dans l'intervalle entre le point-promesse et le point-accomplissement, il y a un temps projeté, orienté par une attente (R) et un travail (S) : un temps irréversible du fait que l'Autre absorbe, dans l'union fiduciaire post-sanctionnelle, les deux parties du jeu – grosso modo :



La virtualisation étant mise en place par l'énonciation, reste, comme contenu connaissable et non-déterminé, dans ce temps, l'ensemble des facteurs de l'actualisation, c'est-à-dire déterminant le pouvoir-faire des sujets et le pouvoir-être des objets. C'est le domaine du savoir portant sur le possible et le vraisem-

blable (mais non plus la vérité) des événements en général. Et dans la mesure où ces facteurs sont objectifs, les sujets se trouvent à la fois subsumés par un même sujet-de-savoir (sujet cogito, si l'on veut) et radicalement isolés comme sujets pensants, chacun réduit à ne penser que ce qu'il ne peut pas ne pas penser, sous ses conditions monadiques, singulières, et sous la focalisation différente des attentes et des travaux.

Il est intéressant de remarquer que ce registre fondamentalement aléthique s'exprime, pour le sujet-de-savoir, en jugements organisables par degrés de certitude et portant sur des conditions suffisantes de divers types ; ce savoir surgit "chez" le sujet comme le signifiant d'une certaine légalité objective qui ne devient "loi" que pour ce savoir – exactement comme le croire devient tel pour un vouloir qui y renvoie – ; savoir est de ce point de vue un acte langagier d'un type particulier : "je sais que..." est une déclaration qui renvoie le sujet déclarant à la solitude monadique et en même temps à une union promise comparable à celle de la fiducia consommée. L'union infiniment différée, promise par la pensabilité même du monde objectif, cette idée directrice de la connaissance, l'union de tous les savoirs du monde sur le monde grâce à un pacte passé entre la matière et la collectivité scientifique :



Cependant, cette "promesse aléthique" ne peut jamais coïncider avec la promesse déontique que nous étudions ; celle-ci pose les sujets l'un face à l'autre (S face à R), celle-là les pose d'une part comme radicalement seuls face à la matière, comme des monades R_1, R_2, R_3, \dots , et d'autre part en union communautaire (A) en tant que tributaires de la Science, unique destinataire des "grandes réponses" par lesquelles la matière "sanctionne" en dernière instance le savoir des savants (dans l'imaginaire scientifique, la matière est non seulement source (S), mais aussi sujet d'une "fidélité", donc d'un croire, venant d'un dire : la matière est un Tiers parlant ; car cet imaginaire est fondé dans la logique de l'énonciation, comme n'importe quel autre imaginaire). Ce conflit entre promesse aléthique et promesse

déontique explique en partie le rapport toujours problématique entre les recherches fondamentales et les sciences dites appliquées : le croire ne vient pas de la même instance dans les deux types de promesses.

4. Promesse et faire

Les analyses récentes en sémiotique modale montrent qu'il est possible de définir le faire en général par les modalités "pures" devoir et pouvoir (1), en disant qu'un faire quelconque consiste à changer la valeur modale d'un autre faire (défini de la même manière). En simplifiant ici à l'extrême, nous noterons les valeurs déontiques du pouvoir faire par devoir ($df = \bar{p}f$ et $\bar{d}f = pf$; c'est le pouvoir "de droit") et les valeurs aléthiques du pouvoir faire par pouvoir ($pf, \bar{p}f$, donc le pouvoir "de fait" (2).

L'injonction induit la modulation $\bar{d}f \rightarrow df$:

$$\text{INJ} \quad f_1 = S_1 (f_1 : S_2 (\bar{d}f_2 \rightarrow df_2))$$

La manipulation traduit cette contrainte en termes aléthiques :

$$\text{MAN} \quad f_3 = S_2 (f_3 : 0_1 (\bar{d}pf_2 \rightarrow dpf_2))$$

Le travail inter-objectif intervient après cet appel "magique" à l'objet comme l'effet de l'objet exercé sur un autre objet :

$$\text{TRA} \quad f_4 = 0_1 (f_4 : 0_2 (\bar{p}f_2 \rightarrow pf_2))$$

La sanction objective par une loi, une légalité naturelle, etc., couronne le "savoir-faire" du sujet opérateur :

$$\text{LOI} \quad f_5 = 0_2 (f_5 : S_2 (dpf_2 \rightarrow dpf_2))$$

Et finalement, la sanction fiduciaire par le croire abolit l'injonction :

$$\text{CRO} \quad f_6 = S_1 (f_6 : S_2 (df_2 \rightarrow \bar{d}f_2))$$

(1) Ces modalités sont "pures", parce qu'elles n'expriment aucun acte langagier, mais relèvent d'une logique pure de "forces et barrières"; voir par exemple notre "Fragment d'une analyse modale de l'éthique aristotélicienne", Actes Sémiotiques-Bulletin, VII, 31, 1984.

(2) Ou, si l'on veut, le pouvoir subjectif vs le pouvoir objectif.

Ce qui concède à S_2 un espace glorieux de "liberté" au bout du chemin :

schéma narratif	INJ	MAN	TRA	LOI	CRO	liberté
	$S_1 - S_2$	$S_2 - 0_1$	$0_1 - 0_2$	$0_2 - S_2$	$S_1 - S_2$	S_2
	$\bar{d}f \rightarrow df$	$\bar{d}\bar{p}f \rightarrow d\bar{p}f$	$\bar{p}f \rightarrow pf$	$d\bar{p}f \rightarrow dpf$	$df \rightarrow \bar{d}f$	$\bar{d}pf$
		virtuali- sation	actuali- sation	réalisation		

Le schéma narratif - présenté ici avec quelques modifications terminologiques dues au souci de réinterpréter les phases en termes de logique du faire exclusive-ment - se présente comme un trajet actantiel et modal qui fait passer S_2 par deux promesses, l'une profonde et déontique, l'autre, moins profonde et aléthique (c'est la "science appliquée" dans la boucle intérieure MAN - TRA - LOI), les deux apparaissant comme présupposées structurellement par le trajet. La logique du faire présuppose effectivement les logiques de l'être et du dire qui à leur tour ne font qu'investir, "habiller" aléthiquement et déontiquement les formes proto-actantielles originaires.

Per Aage Brandt

L'ANTI-SYSTEME DE LA PREVISION BOURSIERE

Le niveau des cours de Bourse est aux Etats-Unis l'un des "Leading Economic Indicators". Mais ces indicateurs économiques avancés, dont le rôle est de prévoir l'évolution de l'activité plusieurs mois à l'avance, déterminent largement le comportement de la Bourse. Ce type de rétroaction tautologique parasite se retrouve à plusieurs niveaux de l'étrange système de la prévision boursière.

L'imagerie populaire accorde à la vénérable institution de la Bourse des pouvoirs prophétiques et une vertu d'inafaillibilité qui masquent une réalité beaucoup plus complexe. Même si la téléologie finale reste une sorte de clairvoyance, les mécanismes qui y mènent sont aussi pervers qu'inattendus. Le monde boursier se compose d'investisseurs, individuels ou collectifs, dont le but est de gagner de l'argent. Pour l'atteindre, ils doivent faire preuve, a priori, d'une certaine science divinatoire : il s'agit d'estimer au plus juste le flux des bénéfices futurs des entreprises. Le capital qu'ils mettent à leur disposition étant définitivement immobilisé (les actions ne sont généralement pas remboursées), cet investissement ne trouve d'amortissement ultérieur que sous forme de dividendes d'une part, de croissance de l'entreprise d'autre part (hausse des cours de l'action). Un deuxième paramètre essentiel est l'évolution des taux d'intérêts, qui fixe le prix correct à payer pour une action d'un rendement attendu donné.

A une date quelconque, le niveau des cours, exprimé en un indice global – le Dow Jones par exemple – traduit effectivement l'anticipation de l'ensemble des investisseurs sur la performance économique à court et moyen terme du pays. Pourtant, ce résultat en apparence logique est obtenu au prix d'une double et étonnante incohérence. Ainsi, on pourrait logiquement s'attendre à découvrir, dans l'antichambre des salles d'ordinateurs des puissantes institutions financières intervenant sur les marchés, de savants et complexes modèles économétriques. Un premier paradoxe est que ces modèles n'existent pas ; ou, plus exactement, leur objet est différent. De fait, les véritables modèles économiques prévisionnels sont l'apanage quasi-exclusif des instituts de conjoncture, des centres de décision politico-économiques (banques centrales, gouvernements, directions générales des sociétés), et des organismes de régulation supra-nationaux (FMI, Banque Mondiale, etc.). Leurs conclusions sont connues, leurs objectifs déclarés, leurs moyens inventoriés. La Bourse les enregistre.

On peut déjà soupçonner l'investisseur, pour cette raison, d'avoir autre chose en tête que la prévision pure et simple. Mais aller plus loin dans cette voie impose d'abord de se débarrasser d'un deuxième personnage, apparemment encombrant : l'analyste financier. Celui-ci exerce ses talents sous la forme d'études prospectives à moyen terme. Il y a donc bien là l'apparence d'une tentative de projection dans l'avenir. Comme par ailleurs son travail est rémunéré par l'investisseur lui-même, par le biais des frais attachés à chaque transaction, et que le salaire de l'analyste est plus que proportionnel à la qualité de ses recommandations, n'avons-nous pas déniché là le véritable prophète ? La mesure statistique de l'efficacité du jugement des analystes aboutit à un résultat positif. On ne peut malheureusement pas en tirer pour autant de conclusions définitives. En premier lieu, la valeur informationnelle ajoutée de leurs études est suffisamment faible pour que l'on doive renoncer à la discuter. Peut-être leur véritable rôle n'est-il en définitive que de rendre plus disponible, plus transparente, une information somme toute déjà existante, qui figure, bien avant leur intervention, dans les rapports stratégiques internes des entreprises. Ensuite, les analystes sont rarement d'accord entre eux, au point d'émettre souvent des jugements diamétralement opposés. Les mauvaises langues ajoutent même que ce sont leurs rares consensus qui mènent aux plus coûteuses désillusions, en poussant les investisseurs à surpayer des titres dont les mérites, s'ils sont évidents, n'en restent pas moins soumis aux hasards du futur.

Enfin, l'étude des marchés semble bien prouver que l'information financière, d'où qu'elle vienne, est en très peu de temps à la disposition d'un nombre suffisant de compétiteurs pour perdre, par là même, toute valeur monnayable supérieure au prix payé pour l'obtenir. A ce titre l'investisseur informé n'a guère plus de pouvoir que le démon de Maxwell, qui achète au même prix la nég-entropie qu'il crée en apparence. La théorie des marchés résume bien ce point en démontrant, sans contradiction valable, que l'évolution des cours de bourse est un phénomène (presque) parfaitement aléatoire. Son raisonnement initial est le suivant : puisque l'information est à la disposition de tous les intervenants, et identique pour tous, toute celle qui est disponible à un instant donné est inexorablement "contenue" dans le cours à cet instant. Le marché est dit, dans ces conditions, "efficient". Cela signifie deux choses.

La première est qu'aucune distorsion, aucune perturbation ne peut troubler durablement l'équilibre thermodynamique parfait instauré entre ceux qui concluent "plus" et ceux qui concluent "moins". On aboutit ainsi à la théorie du "Random Walk", la marche au hasard des cours : puisque tout ce qui est logiquement prévisible est connu, seule une information nouvelle, de nature imprévisible, peut modifier cet équilibre. Comme elle a a priori autant de chances d'aller dans le bon sens que dans le mauvais, nul ne peut prévoir le cours du lendemain, de la semaine ou de l'année suivante. Et la théorie de vérifier soigneusement, analyse de données à l'appui, qu'il n'existe de corrélation statistique entre aucune série de cours passés et les cours futurs.

La deuxième est que l'analyse ne peut pas prévoir l'avenir, et doit donc se contenter de commenter le passé. Cette perfide mais inéluctable conclusion sonne définitivement le glas du mythe de l'investisseur clairvoyant. Aussi ce dernier, passé une période d'apprentissage parfois coûteuse, passe-t-il rapidement à la recherche et au perfectionnement d'autres déterminants de son comportement qu'une hypothétique compétence prévisionnelle. Nous voici là au cœur de la première incohérence qui caractérise le système de la prévision boursière : l'investisseur avisé est celui qui renonce à faire acte de prévision, frère en tous points du poète persan :

"Then to the rolling Heav'n itself I cried,
Asking, 'What Lamp has Destiny to guide
Her little Children stumbling in the Dark ?'
And 'A blind Understanding !' Heav'n replied".

De quels moyens dispose-t-il alors pour s'élever au-dessus de la mêlée ? On trouve ici deux catégories de modèles. Les premiers sont ceux que nous évoquions dans notre introduction. Fils naturels de la théorie précédente, ils recherchent la diminution du risque. Cette approche nouvelle, organisée autour d'une régression statistique appelée "droite de marché", a pour but de déceler la sur- ou sous-évaluation des actions dans l'étude de leur ratio rentabilité/risque, en extrayant dans un premier temps de l'historique du titre – et de titres de paramètres proches – des règles moyennes de fluctuation ; et, dans un deuxième temps, en tentant de le positionner, dans le plan ci-dessus, au-dessus, ou au-dessous, de la droite de marché. D'une manière générale, ces modèles postulent l'annulation, à plus ou moins brève échéance, des écarts dynamiques de certaines

mesures à leurs diverses moyennes mobiles de référence. Les plus perfectionnés, qui nécessitent d'importants moyens de traitement, tentent d'évaluer également les conséquences logiques de scénarios économiques contraires, sans parfois préjuger de leurs chances respectives d'occurrence. Dans certains cas de figure particulièrement appréciés, l'injection de ces scénarios dans le modèle permet de mettre en évidence des quasi-certitudes de gain ou de perte sur certaines catégories précises d'investissements. La valeur ajoutée de ce type de conclusions est d'autant plus forte que leurs hypothèses prévisionnelles de départ sont restreintes ; moins de prévision, plus de certitude. Ainsi, le progrès n'est plus canalisé vers la prévision, mais vers la diminution, voire l'élimination du risque inhérent à cette prévision, diminution qui devient la seule condition, nécessaire et suffisante, du succès.

La deuxième classe de modèles relève de l'analyse dite "technique". Les moyens cités ci-dessus n'étant pas accessibles à tout le monde, il s'est développé depuis plusieurs décennies une sorte de modèle contemplatif du système boursier réel. Le principe en est le suivant. Comme il est impossible à l'investisseur individuel d'accéder en temps réel à toute l'information disponible, chose qui reste le privilège du marché pris dans son ensemble, il peut mieux utiliser son temps en se contentant d'observer la conséquence sur les cours de l'émergence permanente de cette information nouvelle. Pour cela, il examine uniquement les cours et leurs variations, accompagnés des volumes de transactions correspondants. Ces données sont disponibles quotidiennement, clairement résumées sous forme de graphiques peu coûteux, aussi analytiques dans leur contenu que synthétiques dans leur globalité. L'axiome de base est ici que, les mêmes causes produisant d'une manière générale les mêmes effets, l'observation par l'image de ces effets peut légitimement générer de solides présomptions sur l'apparition effective des causes bien avant qu'elles soient connues.

Toutefois, cette méthode est en contradiction violente avec la théorie du Random Walk. Car elle assume, passé le filtrage des fluctuations mineures 100 % aléatoires, qu'il existe des tendances de fond qui ont plus de chances de se poursuivre que de s'inverser. Elle prétend également qu'il existe des lois de comportement des cours, qui donnent lieu à l'apparition de "patterns" graphiques très reconnaissables pour l'initié, sortes de supersignes de niveau structurel élevé - et donc indécélables par l'analyse statistique élémentaire.

Tout aussi pauvre en contenu prévisionnel que les applications des théories fondamentales, l'analyse technique définit pourtant un ensemble de règles empiriques, dont le moins que l'on puisse dire est qu'il est dangereux de les oublier. Aussi possède-t-elle, de son côté, ses prophètes. L'époque actuelle est bien celle de ces nouveaux "gourous" de tout poil, auxquels les techniques de communication immédiate apportent un avantage déterminant, la micro-informatique des capacités d'investigation décuplées, et les médias spécialisés une audience qui, sous des dehors de complaisance, traduit certainement l'impact réel de leurs prédictions auprès de la communauté financière. On pourrait craindre, leurs diagnostics étant souvent proches, que leur consensus lockéen ne dégénère, dans une quête hégélienne de la vérité objective où chacun rechercherait les causes absentes de phénomènes inexistantes, sur une synthèse aussi affabulatrice que pernicieuse mêlant le faux et le vrai, la conséquence et la cause, la nécessité et le hasard.

La Bourse deviendrait ainsi vulnérable dans l'équilibre de ses qualités systémiques foncières. Or, et c'est ici qu'apparaît le deuxième volet de son apparente incohérence, plus la qualité de l'investigation individuelle se dégrade, plus la valeur prévisionnelle du tout s'affirme. L'indice du marché n'est jamais aussi proche de la vérité économique future que dans les moments où les investisseurs avouent ne pas savoir. Finalement, le véritable ennemi de l'objectivité des marchés réside dans les comportements de foule, les certitudes de groupe. Les paniques succédant aux espoirs insensés, le découragement à l'euphorie, sont les seules tempêtes qui menacent sérieusement le navire boursier. Par l'éternelle loi des contraires, elles représenteront peut-être un jour, la dernière unique et vraie chance, pour l'investisseur astucieux, d'accéder au paradis de la fortune.

Pierre Delpuech

LE SYSTEME DIVINA TOIRE ASTROLOGIQUE :
LA TEMPORALITE EN QUESTION

"Parmi eux se leva Calchas, fils de Thestor, de loin le meilleur des augures : il savait le présent, l'avenir et le passé."

(Homère, Iliade, chant I, v. 68-70).

Si la pratique divinatoire et la pratique scientifique ont pour visée commune de prévoir les événements, elles diffèrent tant par leur objet d'investigation que par leurs méthodes. Le fonctionnement de la prévisibilité scientifique pourrait se résumer par cette paraphrase du principe einsteinien des Eléments de Réalité : "Si l'on peut prédire avec certitude quel sera le résultat d'une mesure de telle ou telle grandeur physique, alors à cette grandeur physique correspond un élément de réalité" (1). Prévoir l'effet, c'est assurer l'existence du phénomène prédit : le déterminisme causal et le réalisme ontologique sont interdépendants, liés par une relation de présupposition réciproque (2).

Or l'astrologie divinatoire s'éloigne doublement de ces fondements de la prévisibilité physique. D'une part, elle ne construit pas son objet au terme d'une explication des causes déterminantes, mais son propos est de faire apparaître les signes du futur, conçus comme des effets de réel, voire des "simulacres", les étoiles jouant ce que l'astrologue Dane Rudhyar appelle une "pantomime céleste" (3). L'astrologie est en effet une signalétique dans laquelle la structure du réel est homologue à celle du système divinatoire : lire les signes, c'est lire la

(1) Espagnat (d') Bernard, A la recherche du Réel, Paris, Gauthier-Villars, 1981, p. 70.

(2) Les recherches récentes en physique quantique tendent à infirmer ce principe qui vaut néanmoins toujours pour la physique générale.

(3) Rudhyar, Dane, La Pratique de l'Astrologie, Paris, Librairie de Médicis, 1981, p. 175.

réalité. On peut donc lire le futur de la réalité en lisant le futur du système de signes. De même que les astres ne sont en aucune sorte les auteurs des événements humains, mais leurs signes (1), la divination astrologique ne prévoit pas l'avenir en tant que réalité déterminée par une série de causes antérieures chronologiquement, mais en tant qu'effet de réel d'un système de signes autonome.

D'autre part, le point de vue divinatoire astrologique est de type synchronique et non diachronique : il ne prend pas en charge une conception linéaire et causaliste du temps. La divination astrologique ne prévoit pas des événements mais des structures à l'intérieur desquelles peut se lire la thématization de tel ou tel événement. Ce qui est prédit pour un temps à venir ($t+n$) n'est en fait qu'une grandeur extraite d'une structure relevant d'un moment (t zéro), mais "inaugurée" (au sens étymologique de ce terme) au moment ($t+n$). D'une certaine façon, l'astrologue ne prévoit jamais qu'un présent, même s'il s'agit d'un présent virtuel ; et cela, non pas parce que la divination astrologique se situerait à l'intérieur d'un système cyclique dans lequel le futur se confondrait avec le passé, comme c'est le cas dans l'astrologie aztèque, mais en vertu du caractère fondamentalement sémiotique de toute construction astrologique. L'ancien n'est pas plus la cause du nouveau que le système de signes n'est la cause des effets de réel. Pas plus que les astres n'agissent sur les êtres, les structures des positions planétaires ne se génèrent entre elles.

Si le chronologique n'est ni un principe explicatif ni un principe génératif en divination astrologique, c'est en vertu de la loi selon laquelle tout ce qui a un commencement dans le temps peut faire l'objet d'un horoscope, autrement dit, peut être à l'origine d'un système de signes autosuffisant. Tous les moments passés et à venir de la vie d'un sujet sont autant de points inchoatifs autour desquels se construisent des systèmes sémiotiques cohérents (i.e. des "thèmes"). Il ne s'agit pas de voir ce que la structure x du radix (thème de naissance) devient à un temps t_1 , t_2 , t_3 , etc. mais quelles structures nouvelles font apparaître les temps t_1 , t_2 , t_3 , etc. Le temps ne joue pas un rôle actif dans l'affaire : il voit les structures lui advenir. Si tous les instants de la vie d'un sujet sont, à la limite, autant des points inchoatifs qui peuvent donner lieu à des horoscopes, on peut dire que l'inchoativité divinatoire ne permet pas de "prévoir ou d'attendre la

(1) Cf. Plotin, 2^e Ennéade, livre 3 ; 3^e Ennéade, livres 1, 2 et 3.

série toute entière" (1), contrairement à ce qui se passe dans l'ordre processuel du discours.

On peut distinguer deux types d'investigation astrologique : thème horaire et révolution solaire d'un côté, progression et transits (2) de l'autre. Chaque commencement d'année nouvelle, à partir du jour anniversaire du consultant, peut donner lieu à un thème autonome (thème de révolution solaire) qui n'a rien à voir avec le radix. Quant à l'astrologie horaire, elle consiste à monter le thème du moment où le consultant en difficulté vient trouver l'astrologue. Chacun de ces systèmes de signes peut entrer en combinaison avec le radix pour offrir à l'interprète une nouvelle structure dotée d'un plus grand degré de complexité. Ces deux modes de divination fonctionnent en astrologie comme une "nouvelle donne" dans les jeux de cartes. C'est en revanche comme "défis" que jouent les déplacements symboliques (progressions) ou astronomiques (transits) des astres : il ne s'agit plus, dans ce cas, de la combinaison de deux structures autosuffisantes, comme celles de la révolution solaire ou de l'astrologie horaire avec celle du radix, mais de séries de modalisations d'un système préexistant, propres à créer une nouvelle structure. Tout peut recommencer à ces moments de défis des astres par les astres. La construction divinatoire astrologique fonctionne en fait sur le mode d'itération de l'inchoativité qui intègre l'évolution du sujet dans une dynamique du discontinu. Si l'on veut concevoir un procès dans l'éventuelle continuité du sujet qui fait l'objet de toutes ces investigations, cette continuité réside dans une intégration combinatoire des structures et non dans une visée linéaire relevant d'une problématique de génération à partir du radix.

Les multiples moyens d'investigation du futur que possède l'astrologie ne doivent pas nous abuser : on peut dire que la prévisibilité astrologique n'existe

(1) Greimas A.J. et Courtés J., Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage, Paris, Hachette, 1979, p. 185 (art. "Inchoativité").

(2) Progressions : méthode de déplacement symbolique des planètes dans le thème qui assimile le mouvement réel des planètes en un jour (dans les Ephémérides) à une année de la vie du sujet. Transits : passages réels des planètes dans le ciel astronomique, auxquels correspondent les aspects (angles symboliques) formés par les planètes du ciel réel avec les positions des différentes planètes du ciel de naissance. Pour plus de précisions sur les notions de l'astrologie, consulter H. J. Gouchon, Dictionnaire astrologique, Paris, Dervy-Livres, 1975.

que comme "présignibilité", comme la construction anticipée de systèmes de signes dans laquelle la temporalité n'a d'autre fonction que de permettre l'instauration des sémiotiques. Qu'il s'agisse de lire l'avenir ou de consulter le passé, ce sont les systèmes qui font sens et non leur génération. Il reste au sémioticien à se demander si la narrativité ainsi évacuée de l'ordre proprement temporel/diachronique, peut être élaborée, et sous quelles formes, à l'intérieur de chacune des manifestations des systèmes de signes nés de l'enquête divinatoire.

Il est d'autre part nécessaire d'intégrer à cette notion rythmique et pulsionnelle du temps la problématique du hasard, dont il semble, à tort, que l'astrologie fasse l'économie. Les transits, les révolutions solaires, les progressions et tous les autres procédés divinatoires constituent en fait les différents "coups" d'un jeu ayant commencé avec le hasard de la naissance, moment aussi aléatoire que celui de la consultation cartomancienne par exemple. Le recours au hasard n'a d'autre raison d'être, et cela est vrai de tous les systèmes divinatoires, que de suspendre la causalité et l'enchaînement narratif de surface pour donner le moyen de se manifester aux signes qui, en construisant la structure profonde d'une psyché, la soumettent de ce fait à un déterminisme fondateur. L'astrologue ne fait que donner corps à la nécessité. Mais tout peut "sortir" au cours d'une vie : le hasard intervient en divination comme commencement absolu. L'astrologie, en érigeant le commencement comme fondement même de son investigation, est beaucoup plus proche qu'on ne le dit souvent des autres systèmes divinatoires pour lesquels le hasard n'est en fait qu'un "fatum" libéré du déterminisme et de la temporalité par l'illusion de l'autodestination que confère le tirage "inaugural". En le libérant de la causalité chronologique, le hasard constitue le sujet Destinataire (le consultant) comme véritable Destinateur de son "fatum", l'astrologue n'étant que le Destinateur délégué de ce sujet qui, dans la consultation, est son destinataire immédiat.

Si tout ce qui commence peut faire l'objet d'un thème, la subjectivité du consultant et celle de l'astrologue restent seules cautions de l'origine. Tout se passe comme si "le moment qualitatif, spécifique du temps ne pouvait être extrait d'un continuum latent, indifférenciable, que si un individu se confrontait avec ce dernier" (1). Le rôle actif tenu par l'observateur en divination astrale ne com-

(1) Von Franz, Marie Louise, Nombre et temps, Paris, La Fontaine de Pierre, 1983 (pour la traduction française), p. 202-203.

mence pas avec l'interprétation du thème, mais avec le choix même des "moments" divinatoires qui permettront de "voir les réalités à l'occasion des symboles" (1). L'astrologue a ainsi pouvoir, pour chaque sujet, de construire un nombre très important de systèmes de signes, "simulacres" combinables de "parcours" toujours renouvelés. Ne considérer en astrologie que le thème de naissance, c'est réduire une sémiotique à ses structures profondes et une vie à l'actualisation discursive d'une seule sémiotique. Inversement, ne voir dans les outils divinatoires que le moyen de délimiter quelques aboutissants figuratifs d'un long processus de discursivisation, c'est transformer une technique de renouvellement en une machine à produire des conséquences définitives. De ce point de vue, l'astrologie ne possède pas fondamentalement de visée prospective : elle cherche moins à rendre compte de l'à-venir que des modalisations de l'être au sein de l'éternel retour de l'inchoatif.

Catherine Pellegrini

(1) Levi, Eliphas, Dogme et rituel, T. II, cité par R. Amadou in "Devin Divin", (à paraître).

LE DISCOURS DIVINATOIRE

"La Divination est la chose du monde la mieux partagée : nulle société, au long de l'histoire humaine, qui ne l'ait à sa façon connue et pratiquée."

J. -P. Vernant

1. Note liminaire

Une Sémiotique Divinatoire doit s'occuper d'élaborer des procédures et de construire des modèles pour analyser, dans un deuxième temps, tout genre de système divinatoire afin d'explicitier les conditions de la saisie et de la production du sens qui y est manifesté. Leur étude nous amènera à voir comment l'interprétation de ces systèmes fait surgir un nouveau langage (idéologique). Le langage divinatoire, inséré fondamentalement dans des codes semi-symboliques (1) et des codes formels, est basé sur des croyances magico-religieuses (2) qui permettent de générer une grande variété de discours. D'autre part, le temps divinatoire (3), nécessaire à toute divination, est un simulacre indispensable à l'interprétation prospective. Nous allons essayer de présenter ce double problème, surtout en ce qui concerne la modalisation du temps divinatoire.

(1) Les systèmes divinatoires subsument plusieurs sémiotiques (visuelle et narrative) ainsi que divers systèmes de croyances liés à la cabale, l'alchimie, l'astrologie, la magie, la numérologie, etc.

(2) Elles relèvent de la pensée philosophique et ésotérique des périodes classiques gréco-romaine, hellénistique, médiévale et moderne. Cf. notamment : G. Van Rijnberk, Le Tarot. Histoire, iconographie, ésotérisme, Paris, Guy Trédaniel, 1981.

(3) Nous le définissons ici comme la macro-structure temporelle où s'installe le discours prédictif.

2. L'univers des croyances

Nous prenons la croyance en tant que système rationnel relevant, comme le savoir, du même univers cognitif (1). La divination, présentée comme un univers de croyances, est constituée d'une logique qui est mise en valeur par l'énonciateur. C'est ce qui permet que la "lecture" prospective des signes et symboles (niveau du sacré) révèle des significations fort précises (niveau du réel) dans la pré-diction. C'est donc sur une structure du sacré que sont fondés, par exemple, le Tarot, l'Astrologie, les Runes et la Géomancie. Le sacré s'avère être inscrit non seulement à l'intérieur de ces systèmes divinatoires, mais aussi au niveau de la pragmatique du discours. Toute divination repose sur une rationalité caractérisée par une logique de la persuasion argumentée (2). Alors, toute étude sémiotique des systèmes divinatoires doit prendre en compte la catégorie suivante :

/rationnel/ vs /irrationnel/

A partir d'un univers de croyances, on pré-dit des événements concrets. Le récit divinatoire se définit comme le passage d'un univers abstrait ou figuratif à un autre univers dit du réel. En d'autres termes, les figures (3) sont un support des manifestations mythico-religieuses qui offrent à l'énonciateur de la communication divinatoire la possibilité de tirer des interprétations concrètes sur le "monde personnel" de l'énonciataire.

3. La temporalité divinatoire

L'interprétation des événements individuels ou collectifs est orientée vers une période précise. En termes d'énonciation, nous dirons que l'énonciateur ne construit son récit prédictif qu'à partir d'un temps divinatoire qui lui est indiqué. Les sujets de l'énonciation sont nécessairement axés sur une structure temporelle donnée. Ce temps devient ainsi une macro-structure qui déterminera le développement temporel du discours.

(1) Cf. A.J. Greimas, "Le savoir et le croire : un seul univers cognitif" in Du Sens II, Paris, Seuil, 1983, pp. 115-133.

(2) Cf. J.-P. Vernant, Divination et Rationalité, Paris, Seuil, 1974.

(3) Surtout dans les systèmes divinatoires traditionnels. Cf. à ce propos l'ouvrage d'André Caquot et Marcel Leibovici, La Divination, Paris, P. U.F., 1968.

Au niveau d'une pratique divinatoire comme celle du tarot, par exemple, il n'existe pas vraiment de technique particulière pour "lire" les signes prospectifs dans un temps précis : la même technique est utilisée pour tous les temps. Celui-ci devient ainsi un simulacre de l'interprétation, ou bien une fiction, ou tout simplement une convention contractée par les sujets de la divination. Nous proposons d'appeler temps zéro ou "Temps Sacré" la structure temporelle qui est antérieure à tout récit prospectif par rapport à un espace zéro. Tous les deux forment ce que nous appelons l'univers de la pré-figuration divinatoire. Dans le tarot, la pré-figuration est constituée par le récit visuel construit à partir des cartes aléatoirement choisies. Cette pré-figuration détermine tous les caractères à venir d'un sujet ou d'un objet, lesquels seront ultérieurement installés dans le discours. En contrepartie, la fonction de chacun des temps divinatoires obéit à sa dénomination : avant toute pré-diction, il faut nommer la période sur laquelle va se dérouler le discours. Nous la définissons comme le temps fixé par opposition au temps zéro, ce qui permet de déterminer l'ancrage historique et de décrire la pré-visibilité dans le discours divinatoire. Il en résulte une typologie du discours homologable à celle du temps divinatoire. Autrement dit, on repèrera, au niveau de l'analyse sémiotique, une temporalité qui prendra une seule forme discursive. Le discours prospectif sera donc, pour sa dimension temporelle, monoforme.

Tout discours prédictif placé sur l'axe temporel du futur se présente dans un état de suspension qui le rend dramatique (1). Dans ce cas, le terme "imprévu" est à conjoindre avec un autre terme, peut-être le plus caractéristique de toute divination, le "prévu", formant la catégorie :

/prévu/ vs /imprévu/

4. La pré-visibilité du discours divinatoire

La divination est l'art de deviner les événements du passé, du présent et du futur, grâce à des techniques de différents ordres, particulièrement de type religieux. Toute pré-dictivité suppose d'abord un faire cognitif : un énonciateur compétent s'installe dans le discours, capable de rendre "vraie" la prédiction. La pré-visibilité est caractérisée par un double aspect : elle pourra être "vraie" ou "fausse". En tout cas, le faire interprétatif de l'énonciateur aura la fonction

(1) Dans le discours divinatoire ou prospectif, le dramatique sera défini aussi comme le "non savoir".

de révéler à l'énonciataire, muni lui aussi de son propre faire interprétatif, des "choses cachées". Nous repérons, en conséquence, un passage important au niveau de la dimension interprétative du discours : la divination serait le passage du secret à la révélation. L'énonciateur révèle une série de programmes prospectifs (au futur), de programmes rétrospectifs (passé) ou de programmes concomitants (présent), lesquels se présentent comme réalisés ou non-réalisés par l'énonciataire (sujet de faire). Celui-ci est alors porteur d'un dispositif informatif à partir duquel se produira, hors discours, la transformation du sujet (le consultant). Nous repérons donc une transformation formulée ainsi :

/sujet non informé / —————> /sujet informé /

Or, on peut définir modalement l'énonciataire de la communication divinatoire par un "vouloir être informé", opposé à un "vouloir informer" de l'énonciateur. Mais nous devons faire remarquer que cette modalisation d'"être informé" produit l'état d'"incertitude" de l'énonciataire (1).

Pour résumer cet aspect de la prévisibilité et afin de préciser le champ d'analyse de la sémiotique divinatoire, nous pouvons donc dire que la prévisibilité repose sur trois types de faire : faire cognitif, faire interprétatif et faire prédictif.

5. La modalisation de la temporalité divinatoire

Toute prédiction pourra être définie comme "possible", constituant une sorte d'invariant de tout discours prédictif. Du point de vue logique, cela peut être résumé ainsi : il est possible que P, si, et seulement si, il est maintenant vrai et il sera vrai un jour que P (2). En termes de programmes narratifs nous pouvons formuler la même valeur prédictive : il est possible qu'un Sujet de Faire réalise son PN. Ce sont des formules valables uniquement pour les discours divinatoires axés sur le futur. Des formules équivalentes sont à repérer dans des discours déroulés sur le passé ou le présent. Dans tous les cas, le discours prospectif se présente aspectualisé, mais défini comme "non procès" : les programmes narratifs y sont représentés sous un seul aspect, selon le temps divinatoire choisi pour l'interprétation. Le schéma suivant résume cette concordance :

(1) On ne sait jamais si l'événement prédit sera "vrai" ou "faux".

(2) Cf. J. -L. Gardiès, La Logique du Temps, Paris, P. U. F., 1975.

Les termes d'"improbable" et d'"incertain" sont exclus du discours divinatoire. C'est sur la deixis positive uniquement qu'il se développe.

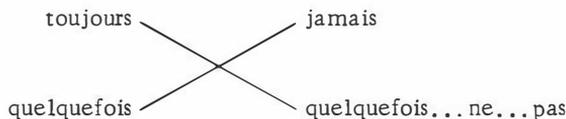
En référence au carré des modalités aléthiques, le discours divinatoire prend les valeurs suivantes :

a) Nécessaire : du point de vue de l'énonciateur, le discours peut être considéré comme la dénomination de la structure modale de "devoir être".

b) Possible : le discours prospectif est défini par son aspect modal de "ne pas devoir" ou de "pouvoir être". S'il est vrai que la possibilité présuppose sur le carré sémiotique l'existence de l'impossibilité, le discours divinatoire ne prévoit pas des événements impossibles.

c) Contingent : en tant que négation du nécessaire, la contingence se présente sous la forme de l'alternative : l'événement peut se produire ou non ; il est soumis au hasard. Du point de vue de la structure modale, il est défini comme "ne pas devoir être" ou "ne pas pouvoir être" (1).

Si l'on propose quelques termes temporels projetés sur le carré sémiotique, tels que :



où "toujours" est défini comme "ce qui est par nécessité" et "quelquefois" par sa possibilité, nous pouvons résumer en disant que le discours divinatoire se situe sur la deixis positive avec les combinaisons suivantes : nécessaire (certain et toujours) et possible (probable et quelquefois), alors que les combinaisons de la deixis négative ne sont pas exploitées : contingent (incertain et quelquefois... ne... pas) et impossible (improbable et jamais).

Finalement, nous considérons que les conditions de prédictibilité du discours divinatoire dépendent effectivement de la compétence de l'énonciateur (faire interprétatif et faire persuasif) et de la compétence aussi de l'énonciataire (jugement épistémique et faire interprétatif).

Ivan Avila Belloso
Université du Zulia

(1) La véridicité du discours, à l'égard d'une théorie divinatoire, ne dépend pas des énoncés prédictifs, mais plutôt des circonstances dans lesquelles s'insère le consultant.

FORME ET USAGE DES MODALITES PREDICTIVES

(divagation sémiotique)

" - Que faire ... de l'Homme ? Peut-on se faire de l'Homme une nouvelle idée ?

- Peut-on créer un nouveau but, un nouveau désir ?

- Que vaut ce qui est accompli ? ce qu'ont obtenu les meilleurs esprits ?"

P. Valéry

La prévisibilité intéresse, devrait intéresser le sémioticien à au moins deux titres. En premier lieu la prévisibilité concerne la dimension cognitive à travers deux identifications, assurément partielles, c'est-à-dire aspectualisées - mais cette limitation est constituante : savoir, c'est connaître et connaître, c'est prévoir ! Cette double identification permet de discriminer les "savants" des "non-savants". Mais, comme en vertu d'une équité ou d'une ironie insignes, elle juge également les modèles que la sémiotique peut proposer en tant qu'ils se veulent, espèrent être des modèles de prévisibilité. Et, par là, la sémiotique se trouve elle-même soumise à la question : a-t-elle quelque chose d'intéressant, d'important à dire à propos de la prévision ? ou bien, après d'autres aujourd'hui, avant d'autres demain, avouera-t-elle la toute puissance des lieux communs ?...

1. Vers des modalités prédictives ?

1.1. La quête cognitive

On peut dire du faire cognitif ce que l'on peut dire de tout faire : ou bien il est homotope et réflexif, ou bien il est hétérotope et transitif. Dans le premier cas, il se circonscrit sans quitter l'aire ou la sphère cognitive ; dans le second, il en "sort" et investit l'aire ou la sphère pragmatique. Dans le cas du savoir réflexif, il s'agit de proposer des modèles d'intelligibilité, de "comprendre" ; dans le cas du savoir transitif, il sera question de modèles d'efficacité, d'"agir" et de "réussir" !

Cette double perspective n'est qu'un écho, qu'un rappel du texte fameux de Paul Valéry : "Qui ne voit que la science tend toujours plus à se confondre avec l'acquisition et la possession de pouvoir ? (...) Je dis : que la Science est l'ensemble des recettes et procédés qui réussissent toujours (...). L'infaillibilité dans la prévision est, en effet, le seul caractère auquel le moderne reconnaisse une valeur non conventionnelle. Il est tenté de dire : tout le reste est Littérature, et il place dans ce reste toutes les explications et toutes les théories" (1).

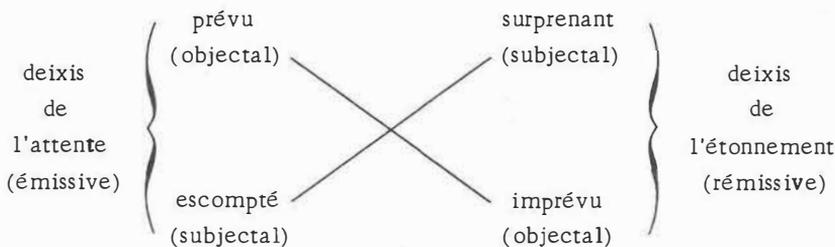
Mais cette dualité du faire cognitif cache mal une relativité : le faire cognitif réflexif, soucieux, lui, de comprendre, vise des régularités, des "lois", des stabilities, des dépendances si possible non réversibles que le faire cognitif transitif exploitera en tenant le nécessaire – modalité déontique – pour certain – modalité épistémique.

1.2. Le carré prédictif

Cette jonction des modalités épistémiques et des modalités déontiques n'est peut-être pas fortuite. A partir de la catégorisation liminaire :

prévu / imprévu

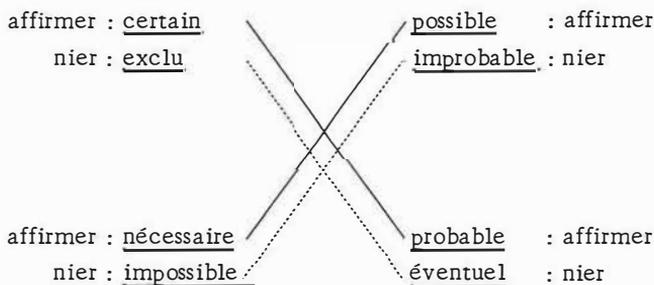
un carré catégoriel peut être mis en place :



2. le parcours rémissif dont l'aboutissant est la surprise rend compte du "tumulte syntaxique" qui la caractérise : dans la surprise une performance a lieu sans qu'ait été mise en place la compétence modale adéquate ; comme le dit la langue en sa sagesse : on ne s'y attendait pas... et l'aveu de cette carence, de ce déficit, fait, seul, l'imprévu. La deixis rémissive s'établit par la conversion-propagation de l'objectalité de l'imprévu vers la subjectalité du surprenant : l'étonnement est pour le sujet un changement de régime syntaxique.

1.3. Aspectualisation et gradualisation du carré prédictif

Tel quel, ce carré ne semble pas en mesure de rendre compte de la commotion cognitive (et somatique) que constitue la surprise. En effet les modalités prédictives sont intéressées par les modalités épistémiques et notamment par l'improbable, aussi bien que par les modalités déontiques, et singulièrement par l'impossible. Par ailleurs, les modalités épistémiques et les modalités déontiques sont complémentaires, les premières renvoient à la compétence de l'énonciataire et les modalités déontiques à celles de l'énonciateur. Sur la base de cette complémentarité, les unes et les autres peuvent être composées en prenant pour fil conducteur deux sub-isotopies, l'une qui catégorisera l'affirmation, l'autre la négation :



Précisons les règles de "fonctionnement" de ces carrés emboîtés :

1. les termes contraires et les termes sub-contraires ne fonctionnent pas selon le principe de polarité cher à la phonologie, mais plutôt selon le "mais" ; ou si l'on préfère, ce n'est pas la démarcation qui est pertinente, mais la segmentation par degrés et seuils :

- ce n'est pas certain mais possible...
- ce n'est pas exclu mais improbable...

- ce n'est pas nécessaire mais probable...
- ce n'est pas impossible mais éventuel...

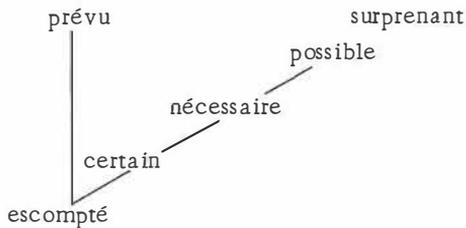
2. les implications mettent normalement en œuvre le "donc" de la présupposition :

- nécessaire, donc certain...
- impossible, donc exclu...
- probable, donc possible... (nous suivons ici G. Guillaume)
- éventuel, donc improbable...

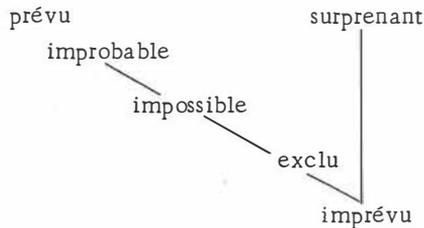
3. Sommairement dit, les termes situés dans la deixis de gauche sont contensifs tandis que ceux de la deixis de droite sont détensifs et cette restitution rend compte d'approximations courantes : le "peu certain", voire l'"assez peu certain", donne le "probable", lequel en se détendant aboutira au "possible", et ainsi de suite...

Les relations de contradiction étant graduelles, modalités épistémiques et modalités déontiques peuvent être intégrées dans les modalités prédictives ; sous cette condition, elles se constituent en valeurs scalaires ; soit respectivement :

- pour le "prévu" :



- pour le "surprenant" :



Dans l'"imprévu" a lieu une conjonction cognitive du sujet avec un énoncé dont il s'était modalement disjoint, qu'il avait "exclu" puisque "exclure", selon le Micro-Robert, c'est "refuser d'envisager". La surprise apparaît donc comme la sanction de la compétence cognitive du sujet, c'est-à-dire du partage qu'il suscite entre deux espaces, celui du "certain" et celui de l'"exclu", espaces que l'on aimerait dire "étanches". Ce partage sous-tend l'advenir d'une prédiction.

A ce titre, nous entrons dans la prédiction "à reculons" : non pas en nous demandant : que peut-on prédire ? qu'est-ce qui est prédictible ? Mais : que peut-on, que doit-on raisonnablement, sur la base du consensus actuel des sémioticiens..., exclure ? Par contraste, nous délimiterons le cadre raisonnable du prédictif sémiotique. Telle est la gageure...

2. Valeur et prédiction

2.1. Centralité de la valeur

Plusieurs concepts peuvent revendiquer, même dans le cadre d'une interdéfinition irréprochable, la primauté. Pour Saussure, différence et valeur prennent incontestablement le pas ; pour Hjelmslev, les concepts de dépendance et de forme commandent les autres : celui de dépendance vient définir la structure, tandis que la forme est installée comme constante inconditionnée. Même si l'auteur des Prolégomènes est réticent devant le terme de valeur, ce concept semble bien le seul, ainsi qu'on l'a dit en un temps, à "descendre dans la rue...", c'est-à-dire que le concept de valeur inspire autant le discours-objet que le méta-texte. Assurément, les valeurs du discours-objet ne sont pas, dans un premier temps, tout à fait les mêmes que celles du méta-texte, mais cette solution de continuité désigne une ignorance, à savoir l'absence de conversions-médiations, d'espacements pour comprendre et résoudre une dispersion en tout état de cause relative.

2.2. Catégorisation et historisation des valeurs

Dans les limites de notre propos, nous saisissons les valeurs aux seuls niveaux modal et narratif, le premier présupposé, le second présupposant.

Le niveau modal est, bien entendu, porteur de... valeurs modales, mais ainsi formulé le propos tourne court si les modalités ne sont pas, à l'étape suivante, catégorisées. C'est en ce sens que nous proposons de considérer les modalités déontique (devoir) et volitive (vouloir) comme des modalités extenses, c'est-à-dire capables, dans la terminologie hjelmslevienne, de "déterminer une

direction", tandis que les modalités du savoir et du pouvoir, bornées au savoir-faire et au pouvoir-faire, apparaissent comme des modalités intenses, c'est-à-dire dépourvues de cette capacité. Ici deux précisions :

- il va sans dire que ces grandeurs sont modales parce qu'elles sont extenses et non l'inverse...

- les modalités intenses sont segmentables, divisibles et par voie de conséquence extensibles, mais cette position ne se confond pas avec le caractère extense.

Cette distinction a son répondant dans l'adéquation et résonne dans la dichotomie universelle :

fins / moyens

les premières intéressant les programmes de base, les seconds les programmes d'usage.

Relativement à l'existence d'un faire prédictif, notre thèse serait la suivante : la permanence est du côté des fins, la nouveauté du côté des moyens. Et pour faire droit au calembour : les fins sont finies ! Sans ambages : il est impensable, à moins de myopie, de niaiserie ou de fourberie, d'ajouter et de proposer de nouvelles directions éthiques ou volitives : leur champ est fermé. Cet "arrêt", ce cantonnement, est l'un des présupposés les plus "forts" de l'historisation. C'est - banalité insigne et indigne... - parce que les hommes poursuivent les mêmes fins que l'histoire comme vicissitude existe, mais également sur le plan cognitif, c'est-à-dire herméneutique : l'histoire comme discours ayant du sens doit sa possibilité à cette limite même qui appareille l'historique à l'anhistorique. Donc ce qui est ici prévisible, c'est, en un sens, la permanence ou la répétition suivant le formant de la pratique signifiante. Par contre, en ce qui regarde les moyens, la nouveauté est indéniable et elle est tellement vertigineuse à l'heure présente que d'aucuns ont pu croire qu'il en allait de même pour les fins. L'histoire que les drogués de l'Histoire adorent existe, mais ce n'est pas la leur : c'est celle des savants et des ingénieurs ! Chez eux, la nouveauté ne sonne pas creux. L'imprévisible leur appartient.

Ramassons : du côté des fins, il n'y a rien à prévoir ; l'objet est déceptif. Du côté des moyens, l'objet est excessif et la surprise émerge de cette inégalité.

2.3. Cercle et ronde des valeurs-fins

Que les valeurs-fins soient finies ne signifie en aucune façon qu'elles ignorent la variété et la variation mais seulement ceci : la nouveauté n'est pas leur

partage. C'est ce que nous allons suggérer maintenant. La complexité des valeurs ne peut pas aller sans une certaine distorsion : toute propriété remarquable cache, fait écran aux autres, aveugle. Aussi la première tâche consistera-t-elle à mettre un peu d'ordre dans les valeurs qui nous pressent.

2.3.1. valeurs simples

Une première catégorisation, prenant en compte la coupure animé/humain, séparera les valeurs thymiques liées à l'animé et les valeurs duliques, liées à l'humain. Les unes et les autres définissent des programmes de conjonction, mais les ressorts syntaxiques ne sont pas les mêmes :

- pour la thymie le parcours va de la disjonction (le "manque") à la non-disjonction (la "satisfaction") ;
- pour la dulie, le parcours va de la non-conjonction (la "frustration") à la conjonction (l'"acquisition").

A un niveau superficiel, et reprenant une suggestion de Freud, dans l'ordre thymique nous dirons que le sujet "aime bien" : nous sommes dans l'ordre des "besoins" ; dans l'ordre dulique que le sujet "aime" : nous sommes dans l'ordre des "désirs".

Le dénombrement et la hiérarchisation éventuelle des valeurs thymiques relève plutôt d'une analyse de la substance : la "faim" et l'"amour" dans la première théorie des pulsions de Freud, Eros et Thanatos dans la seconde, la prédation et la sexualité dans la vision de R. Thom, la grégarité ou la non-grégarité (Rousseau) font légitimement valoir leurs droits. Le sémioticien est bien sûr intéressé par ces hypothèses mais n'a pas compétence pour trancher, ni d'ailleurs le goût...

Les valeurs duliques, nous les déduisons du "je-maintenant-ici" de l'énonciation au nom d'un postulat moniste, peut être d'ailleurs simpliste : le temps et l'espace ne sont pas seulement les repères, les balises permettant au(x) sujet(s) de "s'y retrouver" et de s'identifier. Ce temps et cet espace figuratifs et subjectifs, conditionnés par ou conditionnant les cultures où ils opèrent, ne sont qu'une strate d'une morphogenèse (et d'une axiogenèse) dont le temps et l'espace figuraux et objectaux sont, parce que chiffrés, dès le départ, parties prenantes. Il n'y a pas plus de non-temps que de non-espace. Les valeurs duliques peuvent, dans un premier temps, être catégorisées sur la base du contraste :

immanence / manifestation
(temps) (espace)

Par ailleurs l'adéquation nous impose une distinction au moins générale entre :
valeurs d'usage / valeurs d'échange

Comme nous tenons la distinction "arbitraire" / "adéquation" pour moins tranchée que ne l'assure Hjelmslev (1), nous sommes enclin à penser qu'en cette distinction résonne la distinction que le même Hjelmslev tenait pour universelle quand l'"effectif de la catégorie" se montait à deux, à savoir :

intensif / extensif
(concentré) (étendu)

Sous ce double patronage, les valeurs d'usage peuvent être organisées de la façon suivante :

	valeurs d'usage (intensives)	valeurs d'échange (extensives)
immanence (constante)	le temps	l'argent
manifestation (variable)	le corps	la terre

Un tel schéma est, en raison de son mode de constitution, susceptible de deux lectures :

- une lecture selon l'adéquation, c'est-à-dire en dernière analyse le sentiment immédiat, qui examine la façon dont chaque culture opère sur les axes suivants :

- la terre : territorialisation
- le corps : somatisation
- l'argent : capitalisation
- le temps : historisation

Dans la terminologie hjelmslevienne, nous aurions là des dimensions.

- une lecture selon l'arbitraire, plus délicate, qui envisagera moins les termes eux-mêmes que les tensions structurales et génératrices dont les premiers sont les aboutissants : tensions entre historisation et somatisation - qui accapare par exemple le freudisme - entre capitalisation et territorialisation - qui occupe

(1) L. Hjelmslev, Prolégomènes, Paris, Minuit, 1968, pp. 24-25.

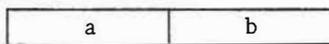
par exemple le marxisme : chaque démarche aveuglant l'autre... ; tensions entre historisation et capitalisation, entre somatisation et territorialisation.

A l'intérieur de ce réseau rudimentaire – nous sommes dans un domaine où les questions n'ont pas encore droit de cité – une histoire, mais elle-même finie, a lieu mais qui n'a rien à voir avec le devenir échevelé qui a été hypostasié sous ce terme. Une histoire échappant à l'aspectualisation est insensée dans la mesure où l'aspectualisation est constitutive du sens : il serait aisé de montrer que l'aspectualisation garantit, dans le fonctionnement du carré sémiotique, l'effectivité de l'implication.

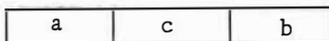
Cette histoire – les termes se dérobent pour le dire – consiste dans l'"invention" de la constante par sa variable, dans l'"invention" du présupposé par son présupposant. En un sens, la schizie "animé"/"humain" est aux prises avec sa propre fondation : l'invention du "temps" et de l'"argent" qui sont des universalisables. Ce que nous vivons en ce temps : la mosaïque des cultures, qui fut la règle parce que les valeurs de la manifestation sont singularisantes et concentrantes, cède devant le déferlement d'un univers sémiotique pour qui les valeurs dominantes sont celles de l'immanence, lesquelles sont diffusantes et participatives. La nostalgie d'un Lévi-Strauss se comprend aisément.

Cette histoire – qui n'est que la temporalisation d'une aspectualisation raisonnée – est prévision dans la mesure où selon le mot de Bachelard : l'après explique l'avant, la relation explique l'image, sans que pour autant l'image cesse d'éclairer la relation. Du point de vue cognitif, l'"invention" se rétracte en "découverte", le "mystère" (ce qu'on ne comprenait pas) en "secret" (ce qu'on ne savait pas) (1).

(1) D'un point de vue purement spéculatif, et en prenant modèle sur l'apparition du zéro en mathématique, nous aimerions – en empruntant autant à Brøndal qu'à Hjelmslev – suggérer que, peut-être, l'invention consiste à passer d'une segmentation "rustique" :



à une segmentation "subtile" :



qui vient inscrire une nouvelle pertinence, celle qui promeut le terme neutre c

2.3.2. valeurs composées

La relation primant sur les termes, rien n'empêche de traiter les besoins comme des désirs et les désirs comme des besoins ; dans le premier cas, nous parlerons de fétichisation puisque l'"acquisition" prend la place de la "satisfaction" : l'avare est dans ce cas. Dans le second, nous parlerons d'idéalisation lorsque la "satisfaction" prend la place de l'"acquisition" : l'esthétique qui se perd dans la contemplation d'une pomme au lieu de la consommer est dans ce cas.

La diversité des valeurs thymiques et des valeurs duliques d'une part, les déplacements axiologiques que nous venons de suggérer d'autre part, expliquent à la fois la permanence et la mobilité des valeurs : permanence oui, fixité non. Si l'analyse parvient à dépasser ce stade élémentaire – évoquant, toutes choses étant égales, la catégorisation liminaire voyelles/syllabes dans l'ordre phonologique – peut-être atteindrons-nous l'équivalent d'une double articulation, comparable à l'articulation signes/figures (1) qui permet à un système de se renouveler tout en restant le même.

2.4. Parcellisation des moyens

Si le déploiement des modalisations éthique et volitive est sous le signe de la permanence, il en va tout autrement du savoir-faire et du pouvoir-faire. Nous sommes en face d'un processus génératif de segmentation (2), sinon de spectrali-

d'une part, et rapproche les termes polaires a et b, qui valent moins désormais comme tels que comme non-neutres, d'autre part.

A ce titre, l'argent apparaît comme le zéro, l'élément neutre dans l'ordre des valeurs d'échange, dans l'exacte mesure où le présent tient le même rôle à l'égard du temps, c'est-à-dire dans l'ordre des valeurs d'usage. C'est à ce titre, si l'on suit les suggestions de Valéry dans les Cahiers que le présent vient se constituer comme "invariant".

(1) L. Hjelmslev, Prologomènes, op. cit., pp. 58-64.

(2) Le livre que J. Attali a consacré à la musique, Bruits (Paris, P.U.F., 1977), donne des aperçus sur cette segmentation qui apparaît avec la maîtrise de la reproduction du son comme une véritable explosion : la "marchandisation" de la musique est-elle la raison, le catalyseur ou l'effet de ce processus ? Plutôt le catalyseur si l'on songe que ce travail d'analyse est déjà commencé dans la schizie "fin" / "moyen", c'est-à-dire dans une certaine vision du temps.

sation qui rend les cultures, à cet égard et sur le moment, incomparables. S'agit-il de syncrétisme ? Il est difficile de le dire. L'éclatement du musicien en compositeur et interprète le donnerait à penser. La prévision ici retrouve ses droits, et la sagacité : chaque chaînon est promis à l'éclatement, à la dissociation, mais lequel cèdera le premier ?

3. Epilogue

Le partage esquissé : superfluité de la prévision quand il est question des fins dirigeant les programmes de base ; légitimité de la prévision quand il est question du "progrès" des moyens mis en œuvre par les programmes d'usage, n'est pas tout à fait sans mérite. Là encore, l'aspectualisation s'impose comme critérisation et évaluation : en inscrivant des limites, il procure une "sagesse" et une intelligibilité. En ménageant une élasticité, une extensibilité entre ces mêmes limites, il donne aux sujets l'illusion (?) d'une ouverture et d'un renouvellement. . .

Claude Zilberberg

REMARQUES SUR LE TEMPS NARRATIF

"(...) il comprit soudain la cause de son éveil tardif : il avait oublié de regarnir la clepsydre la veille, et elle venait de s'arrêter. A vrai dire le silence insolite qui régnait dans la pièce venait de lui être révélé par le bruit de la dernière goutte tombant dans le bassin de cuivre. En tournant la tête, il constata que la goutte suivante apparaissait timidement sous la bonbonne vide, s'étirait, adoptait un profil piriforme, hésitait puis, comme découragée, reprenait sa forme sphérique, remontait même vers sa source, renonçant décidément à tomber, et même amorçant une inversion du cours du temps."

Michel Tournier, Vendredi ou les limbes du Pacifique, Minuit, 1969, p. 93.

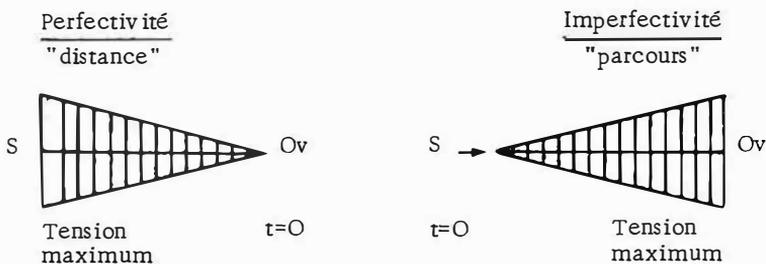
La prospectivité narrative doit contenir en elle-même le concept de régression. Il y a toujours double mouvement narratif : de la part de l'observateur, du point de vue aspectuel, le texte progresse selon l'enchaînement /inchoatif, duratif, terminatif / ; les gouttes tombent régulièrement ; le héros trouve l'objet de sa quête et le discursif s'étend inévitablement vers sa réalisation. Mais du point de vue de l'énonciateur, c'est seulement le parcours de l'aval à l'amont qui importe : chaque mot contient déjà tous les mots précédents et le texte court ainsi vers son énonciataire (qui, lui, ne se déplace jamais). Le bruit de la dernière goutte produit la reconnaissance de toutes les gouttes qui l'ont précédée, et la suivante, tout en restant virtuelle, arrête le temps. (Cf. P. Fabbri, exposé au séminaire de Sémantique générale, le 7 novembre 1984.)

Dès qu'on parle du temps (narratif) l'installation d'une double lecture devient inévitable : le temps irréversible – entropique – de la "modernité" rationaliste s'oppose au temps cyclique, réversible, de l'univers mythique, qui – n'étant pas encore atteint par le "détournement du destinataire" (J. Petitot) – permet, à travers la liaison axiologique /structurel, la perpétuation quasi immobile du monde. Le progressif se heurte au cyclique. La dernière goutte (marquant l'apparition d'une discontinuité) instaure une nouvelle figure : le silence, qui devient alors l'indice d'une attente infinie. D'où la problématique de la tension narrative.

On connaît deux emplois différents du terme de "tension", homologable soit au parcours (qui amène d'une position initiale de tension maximum à un point

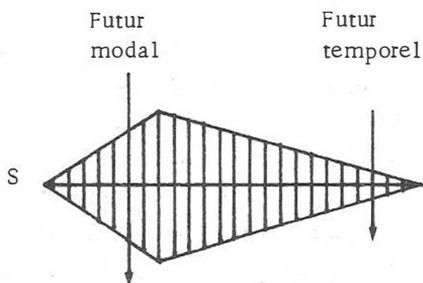
final d'absence totale de tension), soit au concept de distance (une unité aurait une tension, majeure ou mineure, selon la distance plus ou moins grande entre les éléments entrant dans sa composition : à un maximum de tension correspondrait ainsi un maximum de distance, et vice versa). Au niveau narratif, on aura ainsi deux possibilités différentes de tension, soit qu'on regarde le parcours du sujet, soit qu'on s'interroge sur son rapport avec l'objet-valeur, donc sur sa distance par rapport à l'objet : l'attente résultera du parcours narratif du héros à partir d'un programme de quête (qui se définit alors comme visée intentionnelle, c'est-à-dire comme un /vouloir-être-conjoint/ avec une valeur) : l'investissement de la catégorie aspectuelle de l'imperfectivité sur l'inchoativité du programme narratif, en installant un obstacle, déterminera une tension croissante tout le long des épreuves qualifiantes. Seul le mouvement de conjonction (épreuve décisive) et la conjonction définitive avec l'objet produiront la détente nécessaire à la réalisation globale du programme (correspondant à la sanction). On désignera au contraire par détente le parcours de privation de l'objet, mouvement qui comporte le passage d'un maximum de détente à un maximum de tension (résultant de la disjonction, donc de la distance qu'on installe entre sujet et objet) : le programme du sujet se trouve en ce cas modalisé par un /pouvoir-faire/ correspondant à la surdétermination du terminatif par la perfectivité.

Perfectivité et imperfectivité jouent un rôle encore insuffisamment défini dans les mécanismes aspectuels et posent le problème de l'orientation et de la transitivité discursives (ainsi que de leur représentation) :



On découvre ainsi la modalisation de l'avenir du sujet, où le temps futur ne serait que double "enchantement" oppositif (F. Nef) :





Du point de vue modal, c'est à partir du silence qu'on reconnaît le "rythme obsédant des gouttes s'écrasant une à une dans le bac", et c'est à ce niveau que se pose véritablement le problème de l'observabilité. Une qualité est en effet définie comme "discontinue", c'est-à-dire "observable", seulement à un niveau moins superficiel du discours, relevant du non-observable et sujet à variation continue, défini comme quantitatif et discret. Un texte, un silence, seront donc "observables" seulement en descendant du niveau - quantitatif et continu - de la manifestation discursive, au niveau des structures profondes, où des oppositions qualitatives nous permettront de comprendre "ce qui s'est passé".

Marco Jacquemet

NOTES DE LECTURE

G. Genette, Nouveau discours du récit, Paris, Seuil, coll. "Poétique", 1983.

De "discours du récit" ("D. R.") à Nouveau discours du récit (N. D. R.), un parcours se dessine, qui n'était pas entièrement prévisible ; dans Figures III (1972) où il posait les fondements de sa typologie narrative et d'une narratologie formelle, l'auteur était Sujet de faire, construisant et modalisant un savoir. Dans N. D. R., le même auteur évalue, juge et tranche ; le voici devenu Destinateur-judicateur : "Ce petit livre n'est qu'une sorte de post-scriptum au 'Discours du récit' (...), inspiré, après dix ans, par une relecture critique à la lumière des commentaires suscités par cet 'essai de méthode', et plus généralement des progrès, ou régressions, accomplis depuis par la narratologie" (p. 7). Douze ans après, donc, le champ de la narratologie se constitue rétrospectivement comme un univers culturel partiellement autonome, avec ses valeurs et ses actants. Les frontières en sont réaffirmées, par l'exclusion des "objets" et des "contenus thématiques" du récit... et de ceux qui s'en occupent (Brémond, Todorov, "Greimais et son école" - p. 12). Les rôles sont clairement distribués : les traîtres et semi-traîtres (Van Rees, M. Bal, A. Banfield), les adjuvants (D. Cohn, J. Lintvelt, S. Rimmon, J. Barth, G. Prince, P. Lejeune...); on n'oublie pas non plus la cohorte des précurseurs (Aristote, Lämmert, M. Lips, Stanzel, Dolezel, Magny, Booth, entre autres). Reconsidérée du point de vue de la sanction, l'histoire de la narratologie s'organise par conséquent autour de Figures III, et se dote d'une véritable éthique (condamnation de "l'excès de précision", "qui ne néglige rien ne fait rien", "la rigidité est la rigueur des cuistres", etc. - p. 19). Il ne s'agit pas d'un discours de construction du savoir, mais d'une tentative pour clore et mythifier en quelque sorte, d'un ton vif et parfois facétieux un savoir rétrospectif.

L'intérêt des diverses publications narratologiques, des origines (1972) à nos jours, se mesure donc à la manière dont elles confirment, complètent ou réparent "D.R." : le lecteur devine toute l'étendue de mon appréhension au moment où je m'appête à formuler quelques observations sur le contenu de ce livre et sur l'état actuel de la narratologie-selon-G. Genette.

Déjà, en 1972, le travail de Genette relevait essentiellement de la "sanction" et du réaménagement théorique. En installant la "voix", le "mode" (focalisation et perspective), le "niveau", la "fréquence", il rassemblait et organisait en un petit nombre de catégories les principaux acquis de la poétique en matière d'organisation des textes narratifs. La vogue des études structuralistes était telle, et la nouvelle critique si peu méthodique, qu'une combinatoire libre, comme la sienne, entre des catégories à peine articulées entre elles, passait sans difficulté pour une "forme". Ce n'est plus le cas aujourd'hui ; néanmoins, il reste, des efforts de synthèse de Genette, (i) la définition d'une problématique, celle de la discoursivisation des structures narratives, et (ii) une distinction essentielle, entre la "voix" et le "mode", qui prépare la distinction entre le "dire" et le "savoir", grâce à laquelle la sémiotique a pu commencer à élaborer la dimension cognitive des discours. En ce sens, à sa manière, Figures III participait au développement d'une théorie du discours.

N. D. R. reprend les principales catégories de "D. R." en 17 petits chapitres et propose une bibliographie, assez différente de celle de J. Lintvelt (1). Les principales modifications proposées par rapport à "D. R." affectent successivement : (a) la valeur "mimétique" des "petits détails" inutiles à l'action, dont l'auteur reconnaît qu'ils ne peuvent apparaître inutiles qu'après coup, sauf don de divination ; (b) le "récit de paroles" qui se voit divisé en sept types, empruntés à M. Hale (1978), allant du "sommaire diégétique" au "discours direct libre" (p. 38) ; (c) les "niveaux narratifs" qui se complètent d'une série de six fonctions (à partir de J. Barth, 1981), inventoriant les types de relations que peuvent entretenir les récits enchâssants et les récits enchâssés (fonctions explicative, thématique, persuasive, prédictive, distractive, obstructive, pp. 62-63) ; (d) la "personne" et la "voix" qui deviennent des catégories graduelles : entre l'"homodiégèse" et l'"hétérodiégèse", la frontière est "décidément peu sûre", et l'absence comme la présence du narrateur dans la diégèse "a ses degrés". Quant au choix de la personne, il apparaît finalement à l'auteur de peu d'importance et souvent sans conséquence (p. 77) ; (e) les "situations narratives" qui faisaient défaut dans Figures III : en s'aidant de Stanzel (1955, 1964), relu par D. Cohn (1981), l'auteur propose un inventaire des combinaisons entre les différentes catégories (p. 88).

(1) Essai de typologie narrative, Paris, José Corti, 1981 ; les deux bibliographies se complètent fort bien.

Pour le reste, G. Genette nuance, accorde, persiste et signe. Arrivé à la conclusion, le lecteur se demande ce qui a bien poussé l'auteur à revenir sur de tels détails, à entrer dans des polémiques d'aussi faible portée, y compris avec ses disciples (M. Bal) qui ne songeaient nullement à remettre en cause la valeur de sa méthode et l'intérêt unanimement reconnu de "D.R.". Etait-ce bien raisonnable ? D'autant que ce court texte, qui se présente comme un bilan évaluatif, provoque le lecteur à faire pour son propre compte une évaluation de l'ensemble de la démarche narratologique, en regard des questions qu'on se pose aujourd'hui dans le domaine de l'analyse des discours. Deux points me retiendront particulièrement : l'absence d'une synthèse théorique, et plus particulièrement d'une théorie des niveaux, et la méconnaissance des relations entre les "contenus narratifs" et les "techniques narratives".

1. L'absence d'une théorie des niveaux

Douze ans après, la narratologie "classique" n'a toujours à offrir que des sporades théoriques : quelques îlots notionnels où on chercherait en vain une fédération conceptuelle (ni "détermination unilatérale (...) ni interdépendance, (...) mais de simples constellations", p. 89). Ce ne serait qu'une question de principe (épistémologique) si cela n'entraînait pas quelques inconséquences (de fait). Ainsi, la proposition de D. Cohn d'introduire la notion de "psycho-récit" (Ex : "Il tomba amoureux d'Albertine"), est repoussée avec l'argument suivant : "Le récit de pensées se ramène toujours et sans restes, soit (...) à un récit de paroles, soit (...) pour les cas où il ne pose pas par son procédé même ces pensées comme verbales, à un récit d'événements. Une fois de plus, le récit ne connaît que des événements ou des discours (qui ne sont qu'une espèce particulière d'événements, la seule qui puisse être directement cité dans un récit verbal). La 'vie psychique' ne peut être pour lui que de l'un, ou de l'autre" (p. 42). Remarquons tout de suite où pêche le raisonnement : "l'enfant de trois ans" (voir plus haut) sait bien faire la différence entre les paroles qu'il prononce (et a fortiori qu'il "pense") et l'énoncé écrit que sa mère note devant lui dans un carnet, pour en garder la trace ; il ne confond pas, en somme, la "citation" et la représentation simulée des paroles. Le discours rapporté n'est que très rarement une citation effective (cf. Proust, le premier écrit de Marcel, à propos des trois clochers dans la plaine, I, p. 181-182) ; il s'agit la plupart du temps d'une imitation écrite d'un énoncé oral, et on sait bien à quel point cette imitation, surtout quand elle cherche à

à être "ressemblante" – chez Céline par exemple – est un simulacre, un montage d'effets icôniques.

Loin d'en conclure que l'auteur confond ces deux formes, je pense que le responsable de cette assimilation "illégitime" est à rechercher dans le principe narratologique lui-même, qui juxtapose les instances et les catégories pour les combiner plus librement ; je propose de distinguer ici, pour ce qui concerne le "psycho-récit" : (a) l'acte et l'événement, au niveau de la syntaxe de surface, (b) le mode de manifestation thématique-figuratif de cet événement dans l'énoncé (paroles, sentiments, gestes, discours intérieur, etc.), (c) le mode de prise en charge (D. Bertrand) énonciative de cette manifestation figurative (discours rapporté, résumé ou raconté ; pensées analysées, résumées, etc.). Ainsi, "Il tomba amoureux d'Albertine" se déploierait de la manière suivante : (a) une transformation thymique (aspect inchoatif, à hauteur du contrat, (b) une configuration passionnelle, dotée du parcours figuratif de l'"amour", (c) une prise en charge directement assumée par l'énonciateur dans son discours verbal. Le fait qu'un sujet cognitif intervienne entre le niveau "a" et le niveau "b" (i.e. : le fait que cet amour soit "conscient" ou "non conscient") est un phénomène secondaire, qui ne modifie pas la structure d'ensemble, mais ajoute seulement un niveau supplémentaire (a').

Autre exemple : l'auteur est amené à plusieurs reprises à reconnaître d'incontestables déterminations entre catégories ; ainsi, dans le récit homodiégétique, le savoir ne peut être que celui, limité et spécifique, d'un acteur inscrit dans l'énoncé (i.e. : le mode est déterminé par la voix – p. 52) ; ou encore, "l'adoption d'un je pour désigner un des personnages impose mécaniquement et sans aucune échappatoire la relation homodiégétique, c'est-à-dire la certitude que le personnage est le narrateur" (i.e. : la voix est déterminée par la personne – p. 71). Ce qui manque encore ici, c'est une théorie des niveaux qui permettrait de décider du niveau de généralité et d'abstraction de chacune des catégories, et par conséquent laquelle contraindrait le fonctionnement de l'autre. Le "principe combinatoire" que défend l'auteur (p. 89), sans contraintes théorisées, sans autre modèle que le tableau à double entrée, rappelle trop les "additions" sémi-ques de la sémantique componentielle des années 60, dont on ne saurait se satisfaire aujourd'hui.

2. "Contenus narratifs" et "techniques narratives"

L'auteur récuse l'appellation "narratif" pour tout ce qui touche aux "enchaînements d'actions ou d'événements" et l'annexe entièrement au "mode de représentation" en forme de récit. Soit. Le "niveau sémio-narratif" de la théorie sémiotique serait quelque chose comme un "niveau sémio-diégétique", et le "narratif" serait une forme particulière du "niveau discursif" ; ce qui ne m'ôterait pas le sommeil. Malheureusement, l'argument ne tient pas, puisque pour avoir le droit d'affirmer qu'une catégorie est spécifique à un champ donné, il faut montrer : (i) qu'elle fonctionne dans l'ensemble du champ en question, (ii) qu'elle ne fonctionne pas dans ce qui n'est pas le champ. Par conséquent, l'affirmation que "la seule spécificité du narratif réside dans son mode, et non dans son contenu, qui peut aussi bien s'accommoder d'une représentation dramatique, graphique ou autre" est infirmée si on peut montrer que toutes les catégories reconnues dans le récit littéraire (ordre, vitesse, fréquence, voix, mode, niveau...) fonctionnent dans d'autres types de discours. Ainsi, "ordre, vitesse, fréquence" sont intrinsèquement liés au mode de manifestation verbal et à sa linéarité : la harangue politique, la plaidoirie judiciaire jouent à l'envi des analepses et prolepses, des ralentis et des accélérations ; le discours pédagogique use à satiété de l'itération sous toutes ses formes. Quant au mode dit "dramatique", il ne se prive pas, semble-t-il, de retours en arrière (Le Cid) et d'anticipations (Iphigénie, Athalie), d'ellipses et de pauses. Même s'il n'en n'use pas abondamment, le théâtre peut très bien, à condition d'en bien préciser l'ordre, intervertir des scènes ; une pièce entière d'A. Salacrou, Sens interdit, prend la vie à rebours ; une autre, du même, L'Inconnue d'Arras, est une analepse entre le moment où le héros se tire une balle dans la tête et celui où il meurt. Le récit de paroles ou de pensées n'est pas plus spécifiquement narratif, puisque, comme les quelques pages qui précèdent le montrent, je peux, sans raconter d'histoires, résumer et rapporter les paroles d'un personnage de mon énoncé (l'auteur de N.D.R.). Le discours indirect libre serait une caractéristique des textes narratifs : Le lecteur aura sans doute remarqué (voir phrase précédente) qu'on en trouve même dans les recensions les plus sérieuses !

La perspective, les points de vue et la focalisation se trouvent abondamment partout, dans la peinture, le cinéma, et bien d'autres. La spécificité de leur fonctionnement dans le discours verbal est indéniable (encore qu'elle est atténuée si on remet en question la suprématie du "narrateur"), mais le mode dit "narratif"

n'en a pas le privilège. La voix, et plus particulièrement la personne, sont des caractéristiques très générales du discours verbal, en ce qu'elles correspondent à sa forme particulière d'énonciation énoncée. Le niveau (narratif) pourrait être la catégorie la plus spécifiquement narrative si on ne trouvait dans le discours didactique, par exemple, des décrochements hiérarchiques comparables : le discours de l'enseignant fait place au discours du manuel, lequel s'ouvre à son tour au "document" ou à l'"illustration".

La démonstration est sans doute ici trop rapide, mais elle suffira pour notre propos : pour pouvoir affirmer la spécificité narrative de ses catégories, G. Genette doit prouver qu'elles ne s'appliquent pas ailleurs que dans le récit (littéraire écrit).

Rejeter les contenus événementiels et thématiques, c'est aussi s'interdire de rendre compte des stratégies discursives inhérentes aux choix techniques de la narration. L'auteur de N.D.R. évoque par exemple, à la suite de J. Barth, la "répartition plus détaillée, sinon exhaustive" des fonctions des récits enchâssés par rapport aux récits enchâssants (voir plus haut). Deux difficultés surgissent à cet égard : (i) tout d'abord, ces fonctions ne ressortissent d'aucune autre catégorie que celle du "niveau", qui ne suffit pas à les définir, et résultent d'un inventaire empirique, baptisé un peu rapidement "typologie" (p. 62) ; (ii) ensuite, elles ne constituent en aucune manière une "forme", dont les éléments combinés pourraient produire l'ensemble des relations possibles entre deux niveaux de récit. En cela, elles contreviennent aux principes mêmes de la méthode narratologique, et surtout au principe combinatoire : où sont les paramètres, et les "constellations" que produit leur combinaison ? Cette question sert de révélateur, puisque la narratologie achoppe ici à rendre compte du contenu (les "fonctions") de ses propres catégories (les "niveaux narratifs").

Je ne vois ici et pour l'instant qu'une solution à cette difficulté : prendre en compte la dimension événementielle du récit enchâssant, pour y inscrire l'acte énonciatif qui produit le récit enchâssé ; le Sujet du premier reçoit alors une succession de rôles actantiels, dont celui d'énonciateur du second. La théorie narrative doit pouvoir prévoir les fonctions de cet acte particulier (l'énonciation du récit enchâssé) dans l'ensemble du parcours syntaxique du Sujet. Quand le discours narratif devient lui-même un "événement", un "contenu thématique", la narratologie rencontre la sémiotique narrative et discursive sur son terrain propre. C'est au moins une preuve que leurs problématiques respectives s'imbriquent partiellement, et que c'est avoir une interprétation bien restrictive de la "forme du

contenu" que d'en exclure la signification des techniques narratives.

Plus généralement, l'auteur s'interdit de "narrativiser" les instances qu'il décrit, ou même de reconnaître le statut d'"instance" à certaines de ses catégories les plus importantes. Quand M. Bal tente d'accréditer l'idée que la focalisation est un acte, supposant des actants (le focalisateur et le focalisé), ce n'est pas pour porter ombrage à l'inventeur de la "focalisation", mais pour montrer une des extensions possibles de cette notion ; bien sûr, G. Genette a beau jeu de rétorquer que "pour moi, il n'y a pas de personnage focalisant ou focalisé", dans la mesure où les rôles définis par M. Bal ne sont pour elle qu'actoriels (voir l'analyse de La Chatte, Narratologie, 1977). Mais, si on accepte l'hypothèse de rôles actanciels de focalisation, indépendants de la manifestation (ou non-manifestation) actorielle qu'ils peuvent recevoir, on fait place à l'"observateur", à l'"informateur" et à leur intersubjectivité cognitive.

Lecteur compétent s'il en est, l'auteur de N.D.R. ne peut éviter de reconnaître dans la focalisation une opération énoncée ; il admet par exemple que "l'activité perceptive du spectateur" (qui n'est pas ici un personnage identifiable dans l'énoncé) ramène à "la narrativisation par focalisation" (p. 25). Si la focalisation "narrativise" la description, si elle peut être "activité d'un spectateur" virtuel, elle est donc autre chose qu'une opération présupposée et attribuable au seul actant-énonciateur : c'est une transformation, inscrite dans l'énoncé, du contenu-même de cet énoncé.

La narratologie gagnerait certainement beaucoup à reconnaître le "sujet intermédiaire" (convoqué au moins deux fois, en contrebande, dans "D.R.") qui est en action dans la focalisation, et contribuerait ainsi au développement de la sémiotique discursive. Aujourd'hui, la poétique toute entière a plus à perdre qu'à gagner à s'enfermer dans une conception trop étroite de son objet, c'est-à-dire, en l'occurrence, dans une conception purement techniciste et stylistique des discours littéraires.

Jacques Fontanille

Laboratoire d'Architecture N° 1, Espace : construction et signification, Paris, Les Editions de la Villette, 1984.

Cet ouvrage constitue les Actes du IIème Colloque International de Sémiotique organisé à l'Arbresle, du 21 au 25 juin 1982, par le Laboratoire d'Architecture N° 1 de l'Unité Pédagogique N° 6, sous la direction de A. Renier. Complé-

tant un premier recueil consacré à la sémiotique architecturale, intitulé Espace et Représentation, paru dans la même collection, Espace : Construction et Signification ouvre un nouveau chapitre essentiel pour une compréhension des procès de signification de l'espace. Cette manifestation qui s'est déroulée au Couvent de la Tourette, construit par Le Corbusier, a regroupé plus de cent vingt participants - architectes, enseignants et étudiants en architecture, sémioticiens, etc. - répartis entre les deux cours de sémiotique (Jacques Escande et Jacques Fontanille), les cinq ateliers (animés par P. Boudon, E. Crivat, M. Hammad, A. Lévy et P. Lovero), et une quinzaine de communications prévues pour la semaine.

Architectes et Sémioticiens, conviés pour ce deuxième Colloque à une réflexion sur l'espace, ont pu largement confronter leurs recherches. Si les ateliers ont permis de juger de la pertinence des démarches de chacun en matière de procès de construction et de signification, l'environnement propre du Couvent a mis en évidence la complexité du rôle actantiel des participants, créant en quelque sorte une mise en situation. Existe-t-il deux approches distinctes, d'une part celle des sémioticiens relative aux objets d'intervention des praticiens, et d'autre part celle des professionnels engagés dans l'acte de construire ? A l'issue de cette rencontre, les choses n'apparaissent plus aussi tranchées, malgré les quelques dissociations évidentes entre les pratiques des chercheurs en sciences sociales et celles des concepteurs d'espace. Les dissociations correspondent aux différences d'attitudes pragmatiques ou cognitives dont témoignent leurs activités respectives ; mais le travail commun, au cours de cette cohabitation volontaire, a permis de déboucher sur une convergence essentielle au niveau thématique : elle vise à dégager et à formuler les chemins parallèles des démarches "constructivistes" de la sémiotique et les démarches de construction (au sens du bâti) architecturale. Il s'agit en fait de reconnaître, au-delà de la métaphore, les similitudes de comportement en la matière.

Les sujets traités se sont répartis en plusieurs groupes s'inscrivant dans la thématique du programme : M. Arnold, J. Muntanola et A. Rénier sont intervenus dans le cadre d'ensemble de la problématique de la signification de l'architecture. De son côté, l'exposé de C. Zilberberg a apporté une clarification des procédures de description de l'espace ; en cela, il fut appuyé par les observations analytiques "sur le terrain" de I. Darrault, C. Perraton et M. Hammad. Des sujets plus particuliers furent abordés par E. Penuela Canizal (la cour et la fonction désignative) ou encore par F. Thürlemann concernant le traitement sémiotique

du phénomène de réutilisation des structures plastiques et par là des structures architecturales. De même les axes permanents de l'architecture ne furent pas occultés, puisque P. Fabbri et B. Schneider s'attachèrent à traiter le thème d'espace de la ville. Quant à l'opportunité du Couvent de la Tourette comme objet d'étude, F. Bastide, E. Crivat, S. Ferro et J. M. Floch, nous ont aidé à exploiter et à analyser l'importante documentation mise à notre disposition. Ces différentes communications ont fait apparaître une préoccupation sensible pour ce qui concerne la recherche appliquée et sa volonté d'aboutir à des résultats plus tangibles. Peut-être assiste-t-on, comme l'a souligné Madeleine Arnold (1), à un souci de prise en compte de la compétence de chaque acteur, sans laquelle les lieux construits risqueraient de se vider de leur sens. Il n'en demeure pas moins qu'au moment où l'on cherche parfois à attribuer un sens après-coup à certaines réalisations, un carrefour de ce type permet, outre la mise en commun des connaissances spécifiques, d'effectuer une nouvelle prise de conscience des phénomènes de signification, enfouis dans une pratique professionnelle surdéterminée par le poids des contraintes.

Stéphane Favier

Hubert Damisch, Fenêtre jaune cadmium ou les dessous de la peinture, Paris, Seuil, 1984.

La sémiotique serait le rêve d'une "peinture qui se réduirait à une notation et qui offrirait une teneur en information d'autant plus élevée que toute possibilité de confusion serait exclue, par principe, de l'ordre des signes – sinon de celui des chiffres – par le moyen desquels pourraient être marqués (...) les tours les plus ordinaires de l'art pictural."

La sémiotique se heurterait-elle donc à l'autrement de l'objet de peinture, "désir de l'autre, mais c'est d'une sorte de désir à l'autre qu'il s'agit, au bout duquel est le donner-à-voir" ? Dans ce recueil d'articles et de préfaces d'expositions, Hubert Damisch cite la phrase de Lacan à propos de la fable symbolique qui sert d'exergue et de prétexte à sa réflexion sur la peinture, Le Chef d'œuvre inconnu de Balzac. Qu'en est-il vraiment de la peinture ? Plus elle exhibe, plus

(1) Technique et Architecture, n° 346, mars 1983.

elle cache. Dessous, dessus, montré, caché, les épaisseurs de l'entrelacs ou bien la tresse, le support (table, champ, dispositif d'iconicité), la disposition, le cadrage, les modes d'inscription, d'"ostentation", le dessin ou la couleur (la fenêtre jaune cadmium du tableau de Valerio Adami), S. Freud en voyage à Londres, le motif ou la disparition du motif, quel système clos pourrait en rendre compte ? Est-ce dans le discours que la peinture, "activité qui se veut étrangère à l'espace du discours", doit trouver sa justification dernière ? Il est certain que la peinture est hantée par le discours. Le paradigme du tableau n'est pas un tableau : c'est, dans un récit, l'invention par Balzac d'un tableau qui "non seulement ne décrirait rien mais qui serait à la lettre indescriptible."

De 1958 à aujourd'hui, d'un article à l'autre, à travers les œuvres de P. Mondrian, J. Pollock, J. Dubuffet, P. Klee, S. Steinberg, V. Adami, F. Rouan, Hubert Damisch s'interroge sur le sens de la peinture, ses stratégies, ses jeux et ses enjeux. Où sommes-nous dans ce parcours, dans le réseau de ces chevauchements et de ces aires ludiques ? La réponse est dans l'interrogation même : paradoxe du discours sur l'art qui "prétend faire parler cette chose tacite qu'est la peinture (...) au risque de la laisser échapper". Continuellement le discours sur l'art oscille du sujet à l'objet, de la prégnance à la saillance, de l'investissement des formes à leur morphologie et à leur position relative dans l'espace, "la manière dont (les éléments du tableau) l'occupent ou s'en absentent". Non sans méfiance pour les "enquêtes de type policier" à la mode en matière d'analyse des œuvres d'art, le travail d'Hubert Damisch est de maintenir simultanément les différents systèmes de lecture. "Là où le sémiologue s'épuise en vain à mettre au jour les unités minimales qui l'autoriseraient à traiter de la peinture comme d'un système de signes, la peinture démontre, en sa texture même, que le problème demande à être pris à l'envers, au niveau des relations entre les termes, à celui non des lignes mais des nœuds."

Hélène Lassalle

INFORMATIONS

I. RENCONTRES

11-13 mars 1985, Colloque international de sémiotique juridique, organisé à la Faculté de Droit et de Science politique de l'Université d'Aix-Marseille par MM. Ch. Atias (Centre de philosophie du droit, Aix-en-Provence), R. Carrion-Wam (Univ. de Carabobo, Vénézuéla) et E. Landowski (C.N.R.S., Paris).

23-30 mars 1985, Sessions du Centre Thomas More : (a) avec J. Geninasca, 23-24 mars : "Les parcours de la passion et du savoir dans le discours de la persuasion" ; (b) avec le C.A.D.I.R., 26-30 mars : "Initiation à l'analyse sémiotique des textes". (B.P. 105, 69210 L'Arbresle.)

II. VIENT DE PARAÎTRE

J. -Cl. Coquet, Le discours et son sujet. I. Essai de grammaire modale, Paris, Klincksieck (coll. Semiosis), 1984, 224 p.

A. J. Greimas, Structural Semantics, trad. angl. de Sémantique Structurale par D. McDowell, R. Schleifer et A. Velie, Lincoln and London, University of Nebraska Press, 1983, 326 p.

J. Petitot, Les catastrophes de la parole. De R. Jakobson à R. Thom, Paris, Maloine, 1984, 356 p.

P. Ricœur, Temps et récit. II. La configuration dans le récit de fiction, Paris, Seuil, 1984, 234 p.

Buscila, 1 et 2, 1984, Bulletin de l'Association des Sciences du Langage (président, M. Arrivé ; rédaction, Cl. Gruaz), C.N.R.S., 27 rue Paul Bert 94204 Ivry. (Organe d'information sur les colloques, congrès, publications et enseignements en sciences du langage.)

PUBLICATIONS DU TRESOR GENERAL
DE LA LANGUE FRANÇAISE

Directeur B. QUEMADA

PERIODIQUES

BULLETIN ANALYTIQUE DE LINGUISTIQUE FRANÇAISE (B A L F) . 4 numéros par an. Diff. KLINCKSIECK, Paris.

CAHIERS DE LEXICOLOGIE. Revue internationale de lexicologie et de lexicographie. 2 numéros par an. Diff. DIDIER-ERUDITION, Paris.

BULLETIN DE L'OBSERVATOIRE DU FRANÇAIS CONTEMPORAIN EN AFRIQUE NOIRE (OFCAN) . 1 numéro par an.

BULLETIN DE L'OBSERVATOIRE DU FRANÇAIS DANS LE PACIFIQUE, Université d'Auckland. Diff. DIDIER-ERUDITION, Paris.

OUVRAGES ET COLLECTIONS

BIBLIOGRAPHIE DES CHRONIQUES DE LANGAGE PARUES DANS LA PRESSE FRANÇAISE, t. I (1950-1965), 416 p. ; t. II (1966-1970), 278 p. Diff. KLINCKSIECK, Paris.

BIBLIOGRAPHIE DES CHRONIQUES DE LANGAGE PARUES DANS LA PRESSE DU CANADA, t. I (1950-1970), 465 p. ; t. II (1879-1949), 1007 p. Diff. KLINCKSIECK, Paris.

LE FRANÇAIS CONTEMPORAIN : INVENTAIRE PERMANENT DES TRAVAUX INEDITS ET DES RECHERCHES EN COURS, t. I, 842 fiches ; t. II, 572 fiches ; t. III, 695 fiches ; t. IV, 161 p. Diff. KLINCKSIECK, Paris.

DATATIONS ET DOCUMENTS LEXICOGRAPHIQUES : Matériaux pour l'Histoire du Vocabulaire Français (Nouvelle série A - Z, fasc. 1 à 24). Diff. KLINCKSIECK, Paris.

STRUCTURE DE L'ORTHOGRAPHE FRANÇAISE, Actes du Colloque du CNRS, (Paris, 1973), présentés par N. CATACH, 205 p. Diff. KLINCKSIECK, Paris.

REPERTOIRE DES DICTIONNAIRES SCIENTIFIQUES ET TECHNIQUES (1950-1975), éd. du CONSEIL INTERNATIONAL DE LA LANGUE FRANÇAISE.

MATERIAUX POUR L'ETUDE DES REGIONALISMES DU FRANÇAIS : Les régionalismes du français parlé à Vourey, village dauphinois. Diff. KLINCKSIECK, Paris.

CHARLES NODIER LEXICOGRAPHE, par H. de VAULCHIER, 313 p. Diff. DIDIER-ERUDITION, Paris.

DATATIONS ET DOCUMENTS LEXICOGRAPHIQUES (sous presse) : Matériaux pour l'Histoire du Vocabulaire Français, fasc. 25.